

Les contes du Tarot

conte (-1)

Je m'appelle Plapietz, Rufus Plapietz.

J'ai l'honneur, mais pas vraiment l'avantage, d'être l'ami d'un individu peu crédible : Phileas Grimlen ! Une sorte de conteur d'histoires abracadabrantés.

Moi, je suis un individu tout ce qu'il y a de plus normal, je suis issu d'une formation scientifique plus que pointue, je suis physicien, c'est dire... D'ailleurs mon ami Phileas aussi mais... Disons qu'il a divergé. Je ne veux rien ajouter car on ne juge pas un ami.

Plus d'une fois Phileas m'a emmené sur des chemins de traverse. Il voulait que j'écrive ce qu'il me racontait ! Je l'ai fait. C'est mon ami alors... Jusqu'ici je n'ai jamais pu lui refuser.

Plus d'une fois je l'ai exhorté à se trouver un éditeur pour ses histoires bizarres, mais toujours il m'expliquait que le business de l'édition lui faisait peur, plus que peur même...

Alors ? Alors rien ! Nada ! Ah, Phileas l'insaisissable !

Et puis le temps passe, on ne rajeunit certes pas, pas plus Phileas que moi !

Ma carrière de scientifique était derrière moi et j'avoue que je me voyais mal en retraité errant.

C'est alors qu'au vu de ma carrière, une maison d'édition me fit des propositions. Une collection de thèmes profonds et bien défendus sur des sujets scientifiques pointus avec l'objectif de les rendre plus accessibles...

Bon, une sorte de vulgarisation haut de gamme ? J'avoue que, désœuvré, j'acceptai.

Mon contrat stipulait en plus une certaine liberté éditoriale. On

le sentait, ils voulaient vendre quitte à... Enfin... vous voyez ! L'éditeur me demanda de définir un nom pour cette série dont je serais en quelque sorte le "directeur". J'ai choisi de l'appeler "Cédille ad hoc"... Ne me demandez pas pourquoi ! C'est encore une suggestion farceuse de ce sacré Phileas ! Ah ! Lui !

Je fis tout d'abord une sorte de bouquet de sujets peu investigués.

C'est vrai, tout le monde veut rendre la mécanique quantique accessible, mais c'est peine perdue sauf pour les nouveaux gourous.

Tout le monde veut rendre accessibles les chemins du bonheur individuel à coups de philosophie orientale ou non.

Tout le monde veut donner une bonne idée des immensités galactiques, des soleils, des trous noirs.

Je me suis distancé de tous ces sujets pourtant plutôt dans mes cordes pour la plupart, mais tellement rabâchés !

Je tournais en rond comme un tigre dans une cage. Puis, Phileas passa ! Avec lui tout était possible, surtout les élucubrations...

Je lui fis part de mes difficultés et... bien sûr, il me trouva plusieurs pistes ! qui l'eût cru ?

Demandez à un pyromane de s'occuper d'incendies et...

Le premier sujet qu'il me présenta était à y bien regarder, plutôt intéressant : "quelles pourraient être les espèces animales, voire microscopiques qui nous succèderont à la surface de la Terre de demain et d'après-demain ?"

Il allait falloir un florilège d'auteurs compétents mais l'angle d'attaque était bon. Allez, Phileas, vendu !

Mais il avait d'autres idées... Il n'en manque jamais...

Le deuxième sujet était, je le sais, un de ses dadas : "Les constantes universelles, comme la vitesse de la lumière, la constante de Plank, etc., sont-elles l'image de l'éprouvette dans laquelle nous nous trouvons ? Bref, sont-elles si naturelles que cela ?"

Je n'imaginais pas un instant les auteurs qui pourraient suivre dans une telle aventure sans être eux-mêmes cinglés comme Phileas...

Le troisième sujet concernait les preuves ou plutôt leur "recherche du fait que notre univers est virtuel. Avec le supplément au programme : comment en faire un aujourd'hui !"

Là aussi, bonjour les illuminés ! Je ne voulais pas pour l'heure de ce genre d'auteur-collaborateurs !

Vint le quatrième... Alors là ! J'ai fortement hésité !

Figurez-vous cher lecteur que Phileas voudrait écrire une série de 22 contes liés aux lames principales du Tarot. Cela va de 0 (le Fou ou le Mat) jusqu'à 21 (le Monde). Rien que ça !

Alors je lui ai demandé en quoi ces contes pouvaient s'inscrire dans ma collection "Cédille ad hoc".

Et il m'a répondu qu'on était en plein dans un sujet qui concerne tout le monde mais pas à travers des philosophies ou des croyances absconses diverses, pas du tout ! Le Tarot propose seulement des symboles, il ne répond à aucune question contrairement à ce que voudraient nous faire croire les marchands d'illusions. Il pose des questions au contraire, par la symbolique, on peut s'identifier soi ou quelqu'un d'autre dans toute sorte de situations, il n'y a pas ou peu de texte

accompagnateur et s'il existe mieux vaut laisser l'image travailler sur le cerveau et y tracer l'un ou l'autre chemin...

Je lui fis remarquer que tout de même, il y avait des tas d'auteurs de ces graphismes, lequel choisir ?

Il me répondit que ses contes en tiendraient compte mais que ce ne serait pas une suite destinée obligatoirement à un seul personnage, il veut seulement que le conte apporte un ingrédient de plus pour aider ceux dont les capacités picturales sont faibles.

-Donc lui fis-je remarquer, ce n'est pas une sorte de roman fantastique en 22 chapitres ?

-Pas du tout, fit-il, mais tu jugeras sur pièce, pas vrai, monsieur l'éditeur ?

-Ok, tope-là ! mais je serai d'une très grande sévérité, tu accepteras mes suggestions si je veux qu'on modifie quelque chose ?

-Accordé ! répondit-il.

Et c'est ainsi, cher Lecteur des éditions *Cédille ad hoc*, que vous tenez en main ce volume qui commencera comme les cartes majeures du Tarot par le chiffre 0.

Les contes du Tarot

conte 0

dit : le Fou ou le Mat ou Les aventures de Matteo

Matteo avait vingt ans et le goût des voyages dans le genre "trekking".

Piètre élève, il n'avait guère accumulé de ces connaissances qui lient le monde aux mathématiques, à la physique ni à aucune science. Lui, ce qui lui plaisait c'était l'aventure et la marche à pied.

Mais tout s'apprend, y compris l'errance. Matteo arriva à convaincre ses parents de son goût pour l'horizon en le mâtinant d'un pèlerinage : Compostelle ! Rien que ça !

Sans un rond en plus !

Mais il était plus avisé qu'on ne le pensait, que ses parents surtout, il alla trouver l'éditeur des fameux "Guides du routard".

Pas le routard galactique si bien rendu pas Douglas Adams, non ! Le devenu classique "Guide du Routard".

Avec sa dégaine assez débraillée, son regard un peu perdu sur on ne sait quel horizon, inutile de dire qu'il ne fit pas bonne impression...

-Mais enfin, Monsieur euh... Matteo, vous n'avez même pas un sac !

-Je, je vais me procurer tout cela, le sac, les chaussures et...

-Et aussi de quoi écrire ! Car moi, je paie au nombre de ligne intéressantes et surtout originales que vous aurez l'audace de m'envoyer ! Vu ? Pas d'avance ! Je ne sais même pas si vous savez écrire, alors... Donc voici les adresses électroniques ou autres où vous enverrez votre prose. Je serai seul juge après pour nourrir votre compte en banque. Votre numéro ?

-Oui, M'sieur... Mais je n'ai pas de numéro de...

-C'est pas vrai ! Occupez-vous-en et envoyez-le-moi avec vos premiers textes, s'il y en a jamais ! Allez, je ne vous retiens pas !

Matteo fit le tour de ses copains et des magasins de seconde main, même des fripiers et obtint finalement quelques petites choses utiles.

Des godillots de gros cuir, un ou deux gros pull-overs, des gants, une casquette et surtout un bon sac à dos de trekker qu'il reçut d'un ami convaincu qu'il ne le reverrait jamais.

Ses jeans étaient troués de partout et ses tee-shirts baillaient, il avait un vague foulard jaune qui lui servait d'écharpe et pour le reste... Il verrait bien !

Il dépensa ce qui lui restait d'argent de poche pour prendre un bus qui l'emménât le plus loin possible de sa ville et à partir de là... tenta l'autostop.

Etant donné son allure assez débraillée, il lui fallut attendre longtemps avant que quelqu'un ne s'arrête et ne les prennent lui et son barda. Mais il atteint de cette manière ses premiers cent kilomètres dans une camionnette qui avait connu des jours meilleurs et en compagnie d'un bavard qui sentait l'ail !

Il décida de se balader à la périphérie de la petite ville et de tenter son premier compte-rendu.

Il marcha sur ce qui avait dû être il y a de nombreux siècles, un

rempart ou du moins un morceau. Il pouvait voir ainsi la petite ville en contrebas et jouer à l'équilibriste un peu fou là-haut. Un chien d'une maison voisine vint aboyer très fort autour de cet intrus à l'odeur inconnue.

Matteo ne lui prêta aucune attention tant il était fasciné par le ciel et le paysage offert. Le chien s'en retourna déçu.

Au bout d'une demi-heure, Matteo pensa que ce qu'il avait vu et ressenti méritait un message pour le "Guide".

Il s'aperçut qu'il n'avait pas songé à se munir de papier et crayon, il n'avait pas de "portable" et encore moins un "smartphone".

Comment allait-il faire ?

Il restait le courrier postal classique. Mais il lui fallait du papier, une enveloppe, un timbre et au moins un crayon.

Il s'installa à une terrasse et demanda un café et de quoi écrire. Le serveur le regarda comme s'il venait de la planète Mars.

-Nous n'avons pas cela Monsieur... À moins que... Oui ! Mon petit cousin qui est venu récemment a peut-être laissé... Des choses comme cela. Il est encore en cours élémentaire vous comprenez...

-Si vous pouviez me dépanner, ce serait formidable. Vendez-vous aussi des timbres postaux ?

-Oh non, Monsieur. Finalement je vais penser que vous êtes un voyageur temporel venant d'il y a...

-Un siècle ? Dix ans ?

-Euh... Aucune idée, tout change si vite aujourd'hui. Attendez-moi là, je monte dans la chambre de mon petit cousin.

Il revint avec du papier, et même un crayon feutre noir ! Mais ni enveloppe, ni timbre.

Matteo écrivit son premier rapport :

Une escale sur le chemin de Compostelle

Imaginez, un bourg, de moyenne importance, niché sur une colline et entouré d'une muraille. Sur de nombreuses maisons on peut voir dans la pierre la coquille saint Jacques des pèlerins. Alentour, il y a des fermes, des champs, des bois mais aussi des routes et des chemins.

J'ai besoin d'une enveloppe et d'au moins un timbre, l'expérience consiste donc à demander aux maisons qui affichent la coquille et de vérifier si l'aide aux pèlerins est désormais un vain mot ou non...

Voilà ! sur les quinze maisons affichant le signe de Jacques, deux m'ont accueilli avec chaleur mais pas seulement. J'ai obtenu le timbre nécessaire dans l'une et l'enveloppe dans l'autre. Un verre de bière dans chacune ! Vous trouverez les adresses exactes en fin de rapport.

Fin du rapport 1

Matteo.

Suivaient les adresses en question.

C'est ainsi que le premier rapport parvint à son directeur. Ce dernier ne donna aucun signe de vie. Il faut dire que ce rapport était des plus succinct et qu'il en fallait plus pour une première paie. De plus, Matteo n'avait toujours pas de compte bancaire, alors...

Il reprit le chemin vers le bourg suivant. Parcourut ainsi une

bonne quinzaine de km et c'est assez fourbu et totalement à sec tant au sens propre qu'au sens figuré qu'il s'installa sur la terrasse ombragée du premier débit de boisson qu'il croisa à l'entrée du bourg.

Aussitôt celui qui devait être le patron sortit en fulminant...

-Eh, vous là, le vagabond ! Pas de ça chez moi ! Allez, oust !

-Mais Monsieur je voulais vous demander si vous embauchiez...
Je sais servir, je sais faire la plonge aussi et...

-Non mais ! vous vous êtes déjà regardé ?

-Euh...

-Vos vêtements, un chien n'en voudrait pas dans son panier !

-Mais...

-Il n'y a pas de mais ! vous vous voyez servir ma clientèle dans ces oripeaux ?

-Je peux les arranger un peu si vous avez une paire de ciseaux et je...

-Tût, tût, tût ! Allez, du vent, du balai !

Matteo se leva, reprit son sac et ses affaires et tout en regardant autour de lui, sortit de l'espace de la terrasse.

Au moment où il contournait un autre client, un très vieil homme, celui-ci lui intima l'ordre de s'asseoir.

-Mais je...

-T'inquiète pas fiston, tu es mon invité. Tu as faim ? Tu as soif ?

-Plutôt oui, fit Matteo dans un souffle.

-Patron ? appela-t-il.

Le patron jaillit de l'intérieur de sa brasserie, il n'avait pas l'air content.

-Quoi ? Tu indisposes mes clients ? Va-t'en t'ai-je dit !

-Patron vous faites erreur, c'est moi qui ai invité ce jeune homme. Je voudrais qu'il mange votre fameux ragoût de bœuf avec cette bonne purée et cette compote de pomme que vous préparez si bien !

-Euh, je ne sais si...

-Faites comme je vous l'ai demandé mon cher ami, faites...

Le patron s'exécuta de mauvaise grâce et Matteo se régala comme il ne l'avait plus fait depuis bien longtemps.

-Je voudrais, jeune-homme, que vous m'accompagniez jusque chez moi, j'ai une sorte de job pour vous. Mais avant cela, racontez-moi votre histoire.

Matteo s'exécuta de bonne grâce et raconta tout : le Guide du routard, l'absence de moyens, l'errance, les problèmes pour trouver fût-ce un timbre ou une enveloppe. Plus loin dans le passé, il n'y avait guère qu'une fugue d'une famille assez difficile à vivre.

Tout cela accompagné d'un regard franc même si un peu voilé par une sorte de détachement difficile à comprendre.

-Jeune-homme vous êtes une sorte d'archétype du vagabond, précisément l'homme qu'il me faut. Si vous le voulez bien vous allez venir avec moi et je vais vous montrer ce que mes recherches m'ont permis de réaliser. Croyez-moi, même votre curieux patron du "Guide" sera plus que satisfait !

-Euh, vous pensez que ?

-Que pensez-vous jeune Matteo de ce que l'on appelle "réalité virtuelle" ? demanda ce curieux bonhomme.

-Moi ? Rien du tout, je ne suis au courant que de l'existence de cette espèce de jeu vidéo mais...

-Jeu vidéo ? Vous êtes loin du compte ! Patron, apportez-moi l'addition s'il vous plaît !

-Certainement professeur répondit ledit patron depuis l'entrée du bar où il se tenait aux aguets.

Après avoir payé, le "professeur" fit monter Matteo dans une confortable automobile et à une allure de sénateur, ils firent quelques kilomètres en rase campagne puis dans les collines jusqu'à une sorte de belle grande maison avec jardin, fleurs, et même un jardinier visiblement occupé à l'entretien.

-Norbert, dit le professeur au jardinier, je vous présente Matteo qui va vivre ici quelques temps. Vous serez gentil de lui préparer la chambre verte et d'aérer.

-Bien sûr Professeur, et on entendait bien la majuscule à "Professeur". Je vais y pourvoir, dit Norbert.

-Viens, Matteo, je me dois de t'expliquer quelques petites choses et aussi de t'en montrer d'autres, fit-il énigmatique.

C'est installé dans un confortable salon et devant un excellent café que le fameux "professeur" commença à s'expliquer.

-Tout d'abord j'ai eu une carrière de professeur et c'est pour cela qu'au village on m'appelle "professeur". J'enseignais les techniques liées aux images et à l'informatique.

-Comment dois-je vous appeler, moi ? demanda Matteo.

-Oh, professeur ira très bien, sinon je m'appelle Merle, Gustave Merle. Mais Gustave suffira si tu le souhaites.

-L'informatique et l'image donc...

-Oui, ainsi que pas mal de robotique. J'ai arrêté ma carrière assez tôt parce que j'avais fait un bel héritage de mes vieux parents et j'ai donc décidé de me loger ici à la campagne, loin de tout et de me procurer un beau laboratoire pour poursuivre de vieux rêves que je m'étais faits peu à peu au long des années.

-Et ces rêves sont ?

-Attends un peu... Tu sais comme chacun que nos ressources planétaires en carburants fossiles vont d'ici 20 ans s'amenuiser tellement qu'il ne sera plus possible de s'en payer.

-Euh, non, j'avoue que... non !

-Cela et la lutte contre l'effet de serre et le changement climatique vont rendre les voyages hors de prix et aussi très mal vus !

-Moi, je vais à pied...

-Justement ! Et je pense que c'est à des gens comme vous que l'on devra de voyager dans le futur.

-Je ne comprends pas...

À ce moment une jeune femme entra dans la pièce et alla embrasser le professeur.

-Hello Papa, comment vas-tu ? Je vois que tu as rencontré un interlocuteur...

-Bonjour ma chérie, j'ai été manger au village chez Prosper et j'y ai rencontré ce jeune homme qui s'appelle Matteo et qui voyage à pied pour le compte du guide du routard.

-Oh, bonjour ! fit-elle à Matteo. Moi c'est Marianne, la fille de ce cher savant fou qu'est mon père !

-Ma fille est documentaliste, bibliothécaire et archiviste et aussi narratrice dans de nombreux documentaires. C'est ce qui m'amène à ce dont je veux vous parler.

-Je vous écoute, bien sûr même si...

-Vous comprendrez dans un moment. Voilà : dans moins de vingt ans, tout voyage deviendra hors de prix pour ne pas dire hors-la-loi.

-Oh ?

-Oui ! et donc les gens vont se tourner, comme ils le font déjà de plus en plus, vers les documentaires.

-Bof !

-Vous dites "bof" parce que vous, vous marchez, vous vous déplacez, en un mot, vous voyagez ! Et sans doute pas mal de gens devrons faire pareil dans un futur proche. Beaucoup mais en fait une toute petite minorité !

-Vous allez donc vous lancer dans les documentaires ?

-C'est un peu cela, oui...

-Papa, annonce-lui la couleur plutôt que de faire languir !

-D'accord Marianne. Matteo, que savez-vous de la RV ?

-La RV ? euh, rien je crois...

-La RV est en fait la Réalité Virtuelle. Imaginez qu'on puisse suivre un documentaire comme si on était vraiment dans le décor proposé. Pas simplement devant un écran de Télé mais plongé dans ce décor !

-Ah oui, j'ai vu des jeux vidéo qui...

-J'ai beaucoup mieux ! Venez voir !

Il se leva et entraîna un Matteo éberlué dans les sous-sols où ils entrèrent dans un laboratoire fort équipé. Au milieu trônait une sorte de sarcophage transparent contenant un genre de mannequin.

-Voici mon voyageur virtuel ! annonça le professeur avec emphase.

-Euh, papa, ce n'est pas tout à fait correct, il doit être porté pour voyager.

-Oui, tu as raison Marianne, il doit être porté afin qu'il enregistre le plus possible.

-Excusez-moi, mais je ne comprends pas grand-chose à ce que vous dites, fit Matteo.

-Il faut un enregistreur de tout ce qui se passe : vision, ouïe, odeurs même ! Ainsi que ce que l'on ressent en s'appuyant sur une rambarde, en s'asseyant sur un banc. ou...

-En marchant aussi ? demanda Matteo.

-Non, car dans ces cas, il faudrait que la personne fasse l'effort soit sur un tapis roulant ou un vélo d'intérieur pendant qu'elle visionne le documentaire.

-Oui, mais...

-Tu vas devenir un "sensarrant" qui produit des "senserrances" que d'autre peuvent lire, enfin, d'une certaine manière.

-Papa veut dire que ces "lecteurs" comme il les appelle devront avoir un matériel dont des lunettes de RV, des effecteurs divers...

-Effecteurs ? C'est quoi ?

-Ce sont des petits actionneurs répartis dans la combinaison réceptrice et qui donnent non seulement l'image mais aussi le son et quelques sensations sur la peau, les muscles ainsi que des diffuseurs olfactifs, précisa le professeur.

-En gros, ils devront porter une combinaison semblable mais non identique à celle que tu vois là devant toi qui est destinée à écrire alors que la leur est destinée à lire... fit Anne.

-Lire, écrire... Vous pourriez être plus...euh...clairs ?

-Écrire, dit Marianne, c'est capter les images, les sons, les odeurs etc. dans les mémoires associées à la combinaison portée par le "sensarrant" et lire c'est quand une personne revêtue

d'une autre version de cette combinaison, revit ou vit une part des sensations enregistrées. C'est cela de la Réalité Virtuelle.

-C'est aussi pour cela qu'en marchant avec la combinaison enregistreuse, le "sensarrant" doit regarder autour de lui presque à tout instant, faire plusieurs itinéraires en tous cas localement, tout cela afin que le "lecteur" en tournant la tête par exemple, puisse voir ce qui l'entoure. Et aussi, s'il en exprime la volonté, de tourner légèrement à droite ou à gauche...

-Mais ce n'est pas toujours possible ! fit Matteo, il y a des fossés, des ravins, voire des falaises que sais-je ?

-Justement ; c'est surtout la vue de ces problèmes de terrain qui empêchera le client de tenter n'importe quoi.

-Et s'il le fait quand même ? demanda Matteo.

-Il entrera dans ce que j'appelle une zone blanche, sans information et donc inintéressante. Crois-moi, Matteo, il reviendra vite vers les zones effectivement explorées.

-Bien, je commence à comprendre ce que vous attendez de moi. Je dois seulement m'habituer à ce...costume bizarre. Les gens vont me regarder d'un drôle d'air vous ne croyez pas ?

-Certes, fit le professeur, mais cela deviendra avec le temps, une pratique banale, il n'y aura plus que les "senserrants" pour vraiment se balader sur les chemins. Il y aura bien sûr aussi ceux qui aiment la balade mais ils seront peu à peu recrutés comme "senserrants", enfin je l'espère.

Dans les temps qui suivirent, il fallut convaincre le patron de Matteo qu'il tenait une mine d'or pour son Guide. Mais avec son caractère assez revêche, il fallut du temps et la menace d'une concurrence très intéressée. Rien n'avait été signé et la pression montait.

Mais peu à peu ce genre de documentaire assez particulier

s'imposa dès qu'une firme s'intéressa à la fabrication des combinaisons tant pour l'écriture que pour la lecture. C'est cette dernière qui allait en faire vendre des centaines de milliers. La télé classique se faisait supplanter pour ces expériences hors du commun. Il ne s'agissait pas ici de fiction mais bien de partager une expérience vécue par quelqu'un : le "sensarrant" !

Parmi ces derniers, il y en eut de meilleur que d'autre et il faut bien dire que Matteo fut une vedette incontournable pour sa manière bien à lui d'être un errant, un vrai vagabond et une âme à la fois sensible et un peu innocente.

Merci Matteo !

Les contes du Tarot

conte 1

dit : le Bateleur

ou

Les aventures de Corine

Corine avait la rapidité dans le sang. Depuis son plus jeune âge, elle faisait à peu près tout plus vite et même beaucoup plus vite que les autres.

Très jeune, vers ses treize ans, elle apprit de multiples tours avec les cartes à jouer. Elle avait reçu de son père, un petit livret où divers tours simples étaient expliqués aux enfants.

Non seulement elle apprit sans effort les tours en question mais en plus elle devint une manipulatrice de cartes assez douée.

Ce fut d'abord l'émerveillement dans la famille, puis en classe et c'est ce qui explique que Corine, à l'âge de dix-huit ans, allait dans les marchés et les fêtes foraines pour amuser les passants mais aussi pour se faire de l'argent de poche.

Elle donnait généralement le plus gros de ses gains aux mendiants et autres hères qu'elle croisait sur place. Inutile de dire qu'elle était appréciée : elle attirait les chalands et elle amusait la galerie. Son jeu de bonneteau à elle voyait par-ci par-là quelqu'un gagner et trouver sous quelle coupelle se trouvait le petit objet mystérieux. Ce n'était pas souvent car elle travaillait très vite, mais le hasard parfois...

Un jour un homme s'avança, joua, perdit et la regarda longuement.

-Vous êtes précise et rapide, lui dit-il.

-Nécessaire ! répondit-elle.

-Le hasard et la nécessité, vous avez lu ce bouquin ?

-Non, je ne suis guère portée vers la lecture...

-Je me présente, je suis directeur d'un casino en Provence, je pourrais trouver à vous employer, qu'en dites-vous.

-Je crains fort ce milieu gangréné par les tricheurs et les escrocs ainsi que par les gangsters !

-Vous avez raison de craindre cela mais...

-Mais ?

-Je crois que mes croupiers sont en général au-dessus de la mêlée, c'est en quelque sorte le garant que chacun ait sa chance, non ?

-Je ne sais pas, votre offre m'attire et me fait peur en même temps. Je n'aime pas trop la faune humaine qui fréquente les casinos, ils sont souvent avides soit de gagner soit de perdre non ?

-Touché ! Votre vue me semble particulièrement pertinente mais...business is business ! Moi, je fais du bénéfice et ma divinité est le hasard.

-Mais c'est la nécessité qui amène vos clients, c'est inscrit en eux cette volonté de gagner ou de perdre.

-Bien vu ! Décidément vous me plaisez. Voici ma carte ! Appelez-moi si vous êtes intéressée...

L'individu s'en alla, laissant Corine éberluée.

Quelques temps plus tard, quand elle atteignit ses vingt ans, sans emploi fixe autre que des petits jobs, sans diplôme très convaincant, Corine tirait un peu le diable par la queue. Elle retrouva dans un vêtement défraîchi, la carte offerte

autrefois sur le marché... On pouvait lire : Alfred Massy-Casino du Prince. Suivait un numéro de téléphone portable et une adresse e-mail.

-Bof, pourquoi pas finalement, se dit-elle.

Elle téléphona et eut rapidement un rendez-vous. Monsieur Massy l'accueillit dans son imposant bureau. Il était accompagné d'une sorte d'individu sombre qu'il nomma "Ron".

Corine était tout sauf à l'aise, elle se demandait dans quel guêpier elle s'était peut-être fourrée.

On lui demanda si elle connaissait le "Black Jack" une variante du "Point Vingt-et-un". Ce qui était le cas.

Connaissait-elle le "chemin de fer", la roulette, le poker ?

On la mit à l'épreuve.

Mais Corine était très familière de tous ces jeux d'argent et de hasard. Elle fut reçue haut la main et se vit affectée dès le lendemain à une table de Black Jack.

Les décors étaient somptueux. Un personnel nombreux veillait au service de boissons diverses, d'autres à la surveillance, aux vestiaires et au guichet où l'on devait changer son argent contre des plaquettes en plastique ou des jetons.

La tête lui tournait un peu lorsqu'elle rentra chez elle ce soir-là. Elle se rendit compte qu'elle était suivie.

Avant de reprendre le métro, elle se retourna brusquement et se trouva nez à nez avec...Ron !

-Qu'est-ce que vous faites là ? lui demanda-t-elle agacée.

-Mon boulot mademoiselle, seulement mon boulot, répondit-il de sa voix basse.

- Comment cela ?
- Au début les prédateurs sont avides de voir si vous êtes corruptible ou non.
- Ah bon ?
- Dans un casino, les personnes se divisent grossièrement en trois groupes : les spectateurs, les tricheurs et enfin les joueurs...
- Les tricheurs, c'est possible ?
- Pas sans l'aide du personnel. C'est pourquoi ils tentent de le subvertir.

Les spectateurs aiment l'ambiance et l'émotion, ils misent très peu. Les joueurs, eux, veulent surtout l'émotion, à la fois en gagnant et en perdant. Souvent ils veulent les deux. Ils peuvent miser beaucoup, jouer gros jeu.

Ils montèrent tous deux dans une rame car le métro était là.

- Les tricheurs peuvent donc se montrer... demanda-t-elle.
- Tantôt enjôleurs, mais parfois violents aussi...
- Pour les joueurs vrais, je représente le hasard, la chose non prédictible.

-C'est exactement cela. Descendons à présent, vous êtes arrivées je crois. Je vais vous suivre à une dizaine de mètres jusqu'à votre porte, puis je m'en irai.

-Merci Monsieur Ron.

Ron était de taille moyenne mais on devinait sous ses vêtements une carrure imposante.

Corine arrivait à l'angle de sa rue lorsque quelqu'un l'aborda.

-Mademoiselle, pardonnez-moi de vous adresser ainsi la parole mais je crois savoir que vous êtes croupière au casino du prince,

non ?

-Et en quoi cela peut-il vous intéresser ? rétorqua-t-elle.

-Nous pourrions avoir un intérêt commun à nous entraider, euh je...

-Que voulez-vous, soyez clair !

-Je vous propose de m'aider à obtenir la bonne carte, oh pas souvent mais de temps en temps, et je partagerais avec vous bien sûr...

-Ah oui ?

-Oui ! Moitié-moitié !

Le bonhomme était assez petit avec un visage de rat. Il la regardait par-dessus ses petites lunettes rondes.

-Vous verrez comme la vie est plus facile avec des écus plein les poches !

-Ce sont des jetons, pas des écus !

-Enfin, vous me comprenez... Je ne voudrais pas avoir à insister de manière plus...

-Plus quoi ? fit une voix basse alors qu'une poigne d'acier attrapait le col de l'importun et le tirait vers le haut.

-Mais lâchez-moi vous ! Je...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il était jeté sur le sol puis roué de coups de pieds. Enfin, Ron, car c'était lui, le redressa sur ses pieds et lui tanna la face de quelques coups de poings qui firent éclater les lèvres, le nez et les pommettes de celui qui tentait de corrompre Corine, assez bêtement, il faut le dire.

-Et dites aux gros bras si vous en connaissez, que je suis toujours dans les parages de Mademoiselle. Donc...

Il avança d'un pas vers le type en sang et ce dernier s'enfuit en courant.

-Bon, il ne reviendra pas de sitôt, c'est un solitaire je crois, pas de bande de malfrats là-derrière, juste lui et sa stupidité !

-Merci Ron, je ne sais pas comment je m'en serais débarrassée !

-Désormais, deux fois par semaine, entraînement au close-combat ! Je vais vous donner l'adresse.

C'est ainsi qu'en quelques mois Corine devint une personne très capable de se défendre à mains nues.

Elle dut d'ailleurs se défendre ainsi lorsqu'une bande de trois gaillards la menacèrent au moyen de bâtons pour qu'elle accepte une fois de plus de favoriser leurs jeux au Black Jack.

Elle avait beau leur dire que les cartes sont fournies par un sabot automatique, ils rétorquaient que cela n'empêchait pas de sortir une carte de sa manche.

Elle put parer quelques coups mais ce fut Ron qui une fois de plus arracha le bâton d'un des assaillants et distribua une volée de coups sévères aux trois truands. Ils s'enfuirent sans demander leurs restes.

-Bien, je crois qu'à l'avenir il conviendra que vous portiez une canne spéciale mais que vous suiviez également quelques leçons de kendo afin d'en maîtriser les principales techniques.

-Eh bien si j'avais su que mon métier de croupière susciterait tant de fantasmes violents...

-Trop tard à présent. La paie est substantielle non ?

-Certainement, mais j'ai toujours peur qu'on m'agresse quand je fais du bonneteau dans les foires et les marchés. Pire, qu'on agresse des gens autour de moi.

-Ce serait le fait de bandes organisées, or le milieu, la pègre si vous voulez, passe pour être favorable à des jeux réglos, c'est un peu leur business aussi. Monsieur Massy paie pour cela et cela s'appelle du racket. Incontournable dans ces sphères !

-Je me demande quelle sera la prochaine fois, murmura Corine.

Pourtant elle essayait de donner à son nouveau métier une assise un peu rationnelle. Avant de commencer une soirée au casino, elle rappelait aux joueurs qu'elle incarnait le hasard, un hasard sans structure et qu'eux, les joueurs, incarnaient la nécessité car ils étaient là suite à leurs passés respectifs et à leur chimie interne.

C'est six mois plus tard qu'un homme cagoulé s'imposa au marché en lui disant :

-Vous aller m'aider sans quoi je vous retrouve et je vous coupe un doigt avec ceci !

Et le cagoulé de montrer un imposant couteau propre à l'usage qu'il se promettait d'en faire.

Corine médusée n'osa d'abord pas faire un mouvement. Puis elle sortit son bâton fouet d'un geste vif et en asséna un coup violent sur le poignet de l'agresseur. On entendit l'os craquer. L'homme hurla et lâcha le coutelas en se tenant le poignet de l'autre main.

Corine s'avança et arracha la cagoule !

-Surprise ! Je vous connais, vous venez souvent au Casino du Prince ! Désormais : interdit pour vous !

Le soir même elle reçut les félicitations de Ron.

Corine se disait qu'on l'avait abordée pour lui proposer des soi-disant écus, qu'on l'avait battue à coup de bâtons et menacée

d'une lame.

-Quelle serait le prochain coup, se demandait-elle inquiète mais rassurée par sa réaction efficace.

La fois suivante survint presque un an plus tard...

Chaque soir elle avait droit à une interruption d'une demi-heure pendant laquelle une coupe de champagne lui était offerte par la maison. Ce champagne était excellent, on ne négociait pas avec cela au casino du Prince.

Mais un fâcheux mal intentionné réussit à y verser quelques gouttes d'une substance appelée GHB, autrement dit, la drogue du viol.

Quand elle commença à se demander où elle était, un client apparemment bien intentionné, la prit en charge.

-Vous vous sentez mal, Mademoiselle ? Appuyez-vous sur moi, je vais vous emmener aux toilettes.

Tant bien que mal, ne sachant plus vraiment où et quand elle était, Corine s'appuya sur l'homme et descendit avec lui aux toilettes. Elle ne s'inquiéta même pas du fait qu'il entra avec elle dans lesdites toilettes. Il faut dire qu'elles étaient spacieuses et c'est ainsi qu'il arriva à la couche par terre !

-Ah, ah ! Alors la pimbêche du Black Jack. Je m'en vais te fourrer tout en nous faisant un joli selfie ! Un selfie animé dit-il en montrant son portable. Qu'en dis-tu ? Rien ? Parfait parfait ! Si ensuite tu ne fais pas mes quatre volontés à ton jeu pourri, je montrerai ce petit film à qui veut bien, à ton patron par exemple, oui ?

Ce disant, il arracha la tunique de Corine ainsi que sa petite culotte et sortit un sexe érigé impressionnant.

Corine était ailleurs, ne comprenant visiblement pas ce qui lui arrivait. Elle avait un regard halluciné, absent.

C'est alors que la porte du W.C. fut ouverte avec fracas, sans doute quelqu'un avait-il un passe !

Ron entra et assomma le violeur d'un seul coup sur la nuque. Ensuite, il rhabilla tant bien que mal Corine et la déposa assise en dehors du W.C.

-À toi à présent mon gaillard. Oh quelle surprise ! Cette toilette contient une bouteille d'esprit de sel... Tu sais, de l'acide chlorhydrique en fait. Comme tu avais déballé ton ustensile de violeur, nous allons le ranger dans ton slip et le laver consciencieusement.

Ron ouvrit la bouteille et en versa le contenu sur le slip de l'homme. Celui-ci se réveilla et se mit à hurler. Ron l'assomma derechef. Ensuite il vida la bouteille d'acide sur ses yeux.

-Voilà, je ne te tue pas mais je pense que tout cela t'évitera de récidiver. D'ici une heure j'appellerai les secours mais je pense que tu en resteras aveugle et impuissant. J'espère que cela te rendra aussi inopérant en méchanceté et sadisme.

Ce faisant, Ron écrasa d'un coup de talon le portable qui traînait à présent par terre.

La suite fut prévisible, Ron ramena Corine chez elle après un coup de fil aux responsables du casino en expliquant qu'elle était subitement indisposée et malade.

Il la déposa chez elle après avoir pris ses clefs, la mit au lit et s'affala dans un fauteuil. Il attendit le réveil et prévoyait bien

que Corine n'aurait pratiquement aucun souvenir. C'est pourquoi il lui raconta et ils mirent au point ce qu'il faudrait raconter et faire aux autorités policières.

C'est à partir de là que Corine se fit confectionner un assortiment de blouses très jolies et imprimées curieusement. On voyait sur la manche de droite une corne d'abondance d'où sortaient des flots de piécettes dorées. Sur la manche de gauche figurait un bâton dans les tons bruns. Sur le torse et à droite on pouvait voir une sorte de coupe de champagne et à gauche une longue dague, presqu'une épée.

Sur le reste se trouvaient des lettres apparemment en désordre. Et quand on lui demandait ce que ces lettres voulaient dire, elle répondait : ces lettres sont au nombre de 13 et signifient mises dans l'ordre : I.N.C.O.R.R.U.P.T.I.B.L.E.

Elle devint une célébrité tant pour les joueurs du Casino du Prince que pour tous les chalands des foires et marchés. Elle devint la hantise des tricheurs que ce bateleur féminin avec Ron, son ombre, faisaient éviter de se frotter.

Souvent des esprits curieux la nommèrent la "bateleuse" car elle offrait à chacun l'image du hasard et de la nécessité. Ils sentaient qu'ils étaient insérés là entre les deux, la nécessité qui les poussait à jouer et le hasard qui gérait leurs fortunes diverses, tantôt bonne, tantôt mauvaise.

Les contes du Tarot

conte 2

dit : la Papesse

ou

Habemus Papam ?

Nul n'aurait pu prédire que frère Claudio suivrait une telle trajectoire au cours de sa vie monastique.

Du jour où il se présenta au frère portier à l'entrée de cette abbaye bénédictine, il fut un exemple pour tous.

Il était de taille moyenne, il accepta la tonsure qu'affectionnent les bénédictins : le crâne rasé !

On l'informa des règles de Saint Benoît, de leur caractère très contraignant, on le revêtit de la coule noire avec sa capuche. On l'affecta à de nombreux travaux dont le jardinage où l'on se salit les doigts, où l'on se casse aussi les ongles.

Pour le reste, la prière et les offices occupaient tout le temps restant à part quelques heures de sommeil dans sa cellule entre deux des sept offices de la nuit et la journée.

Frère Claudio avait un visage long et beau, certains frères le comparaient à une vierge tant son maintien cadrait bien avec une madone. Mais dans les abbayes les fantasmes vont parfois bon train.

Frère Claudio se montra excellent non seulement dans le jardinage et la connaissance des simples mais aussi dans les soins qu'il apportait volontiers au Frère Bibliothécaire avec tisanes et décoctions mais aussi pour la bibliothèque elle-même. Elle était considérable en ces temps du début de l'imprimerie.

L'ère où les scribes et les copistes se dirigeaient plus vers l'enluminure que vers la copie proprement dite.

Cela s'était fait tout seul semble-t-il et d'aucuns y voyaient la grâce divine : Frère Claudius aimait les livres...

Le temps passa et un jour Claudius devint le Bibliothécaire lorsque le précédent mourut.

Claudius lisait sans arrêt dès que les services auxquels il était astreint le permettaient. Il lisait, lisait, lisait...

Peu à peu les Frères de l'abbaye même mais aussi des voyageurs venant exprès de contrées de plus en plus lointaines, venaient consulter Claudius sur le contenu de tel ou tel livre.

Ils étaient toujours très bien reçus.

Ils apportaient aussi des copies diverses et la bibliothèque grandissait sans arrêt.

L'abbaye devenait un centre de savoir et de consultations.

On avait même ménagé un lieu où Claudius se tenait sur une haute chaise entre deux colonnes, un livre ouvert sur les genoux car à tout moment il aimait encore et encore lire.

-Vous avez vu ? demandait un jour un visiteur, on dirait une jeune pucelle.

-Quoi ? Que dites-vous ? se rebellait le Frère Ignace lui-même apprenti bibliothécaire.

-Ben, je trouve un côté très féminin à votre bibliothécaire en titre, il a des yeux et ces cils si longs ! Ce visage angélique...

-Et ces sourcils qui se froncent, les siens et les miens ! le coupait Ignace.

-On dirait un pape du savoir, que dis-je ? Une papesse ! reprenait l'importun.

-Une papesse, ah oui ? disait Ignace, alors parce qu'on a un visage long, des beaux cils et une silhouette gracile, on est forcément une femme ?

-Non, mais avouez quand même qu'on ne lui voit jamais l'ombre d'une barbe ! Ah !

-Nos missionnaires ont été de par le monde et il y a maintes peuplades qui sont naturellement imberbes, tenez-le-vous pour dit !

Mais rien n'y fit, le surnom de "Papesse" fut de plus en plus associé à Frère Claudio. Rien n'y fit.

Il faut dire que, vu la quantité de demandeurs, il fallut organiser les entrevues avec le bibliothécaire de manière efficace.

Les demandeurs rentraient donc leur demande dont on faisait la liste du jour.

La nuit, Frère Claudio parcourait les galeries et les étages de la bibliothèque pour réunir les références utiles.

Le jour même, Claudio se tenait sur un siège surélevé en effet, entre deux colonnes et à côté de lui, empilées, se trouvaient les références prévues.

Frère Claudio avait fait tendre un voile transparent devant lui afin d'atténuer cette féminité dont on l'accusait.

Ce fut encore pire car les traits ainsi adoucis par le voile laissaient encore plus les croyances s'affermir.

Chaque demandeur tour à tour dans l'ordre de la liste s'avançait au pied du siège de Claudio.

Celui-ci avait disposé le livre qu'il jugeait pertinent sur ses

genoux couverts par son habit. Il était souvent ouvert à une page précise que le quémandeur, en s'approchant, pouvait voir et noter.

Frère Cladius, sans un mot, pointait le passage important du doigt. Après, le quémandeur recevrait le livre en consultation intra-muros. Pendant un jour ou deux. Puis, l'assistant bibliothécaire, le Frère Ignace, avait pour tâche de tout remettre en place.

On imagine aisément que tout cette mise en scène frappait les esprits. On avait été voir "la Papesse" et on s'en vantait.

Le Frère Cladius devint même le père Abbé de l'abbaye en plus de son rôle si important vis-à-vis des livres. L'abbaye s'enrichit encore de volumes rares et magnifiques.

Il fut un moment question en haut lieu de nommer Cladius comme cardinal. Mais la crainte que la "Papesse" se présente un jour comme candidat pape fit que l'on renonça à cet avancement. Pourtant la bibliothèque vaticane l'aurait enchanté, cela va de soi.

Car le doute courrait encore sur le sexe supposé de ladite "papesse", celle ou celui qui dispensait les références et les savoirs rendus mystérieux par le temps.

Il y a eu autrefois une femme qui fut désignée comme pape et ce fut une grossesse inopinée qui dévoila le pot aux roses.

Elle a donc osé et réussi à donner le change longtemps !

Depuis, tout nouveau pape doit, une fois élu se poser cul nu sur une sorte de chaise percée. Passant sous la soutane, un camerlingue tâche les attributs du nouvel élu et c'est seulement alors, que suite à la confirmation que ces attributs mâles sont présents, que l'on s'écrie enfin : "habemus papam !"

Pourtant Frère Cladius, malgré ses dehors efféminés, aurait très bien passé ce test car la "Papesse" était bien finalement un homme !

Les contes du Tarot

conte 3

dit : l'Impératrice

ou

Anne-Laure la Sylvaine

Qui ne se souvient de cette femme extraordinaire que fut Aliénor d'Aquitaine ? Que ce soit au détour d'une lecture, d'un cours d'histoire ou encore d'une émission radio ou télé, on a toutes les chances de l'avoir rencontrée au moins une fois.

On lui attribue beaucoup de choses, à tort ou à raison.

Depuis le Fin Amor ou amour courtois, qu'elle favorisa en sa cour jusqu'aux troubadours, en plus de son caractère de mécène, elle accompagna un mari en croisade et des maris, elle en eut cinq !

Fine politique, grande amoureuse, belle et féconde, elle eut trois fils et cinq filles. Elle mourut à 82 ans.

C'est sans doute le personnage historique qui représente le mieux la carte n°3 du tarot, à savoir l'impératrice même si strictement parlant elle ne fut pas "impératrice".

Pourtant elle incarne d'une manière éclatante les déesses Déméter et Aphrodite, la fertilité et la beauté ou l'amour.

En 2046, l'humanité avait considérablement fondu. Sept personnes sur huit étaient mortes dans une immense pandémie probablement sortie par erreur d'au moins un laboratoire.

La chose était arrivée à point nommé pourraient-on dire avec une bonne dose de méchanceté doublée de clairvoyance.

De nombreux états avaient, à cette époque, glissé dans l'autocratie voire la dictature. Les quelques états encore démocratiques étaient surtout des foires d'empoigne, des particraties où peu ou pas de décisions étaient prises.

Par ailleurs la rage reproductrice de l'humanité conduisait à une surpopulation telle que l'épuisement des ressources énergétiques, les changements climatiques ainsi que la gestion insensée des ressources alimentaires allaient conduire à des révoltes, des guerres et surtout du désespoir.

Et puis il y a eu ce virus qui a parcouru la Terre en un temps record. Il a pris de vitesse tous les laboratoires susceptibles de le contrer par une médication quelconque ou un vaccin.

Donc il y eu des morts par milliards !

Cela commença en 2024 et en deux ans tout était dit. La fourmilière humaine par sa panique et ses déplacements, ses fuites même, avait aidé le virus qui était inconnu au bataillon du génome humain. Seuls les gens aux défenses immunitaires particulièrement souples et actives, survécurent.

Les autres furent le combustible d'immenses brasiers que les restes valides des armées diverses et variées aidèrent à brûler de toutes les manières que des armées ont de tous temps appris à pratiquer envers leurs ennemis. Pour l'heure c'étaient les leurs...

Ici, il était hors de question d'ériger sept milliards de tombes...

Bref, en 2026, l'humanité avait "maigri" d'un facteur 8 !

La suite est confuse. On préserva ce qui restait des combustibles pour les occasions d'urgence. Donc on ne voyait plus ni d'automobiles, ni d'avions ni même de tracteurs dans les champs.

On travaillait avec des bœufs, des chevaux, des ânes, des mules...

La planète prenait son temps. Elle respirait. Les arbres poussaient car pour faire du béton, il fallait des énergies désormais indisponibles.

Les villes se dégradaient lentement et peu cherchaient encore à y vivre.

Vingt ans passèrent. Le temps pour un arbre de devenir grand !

Les survivants s'adaptèrent et reprisent courage.

On avait compris un certain nombre de chose concernant l'injonction soi-disant divine du "croissez et multipliez". Maltus n'avait désormais qu'à bien se tenir.

Il ne faut donc pas s'étonner que des domaines se créèrent autour des forêts.

Ceux qui avaient déjà ou acquéraient les compétences de forestiers devinrent puissants autant que nécessaires. En plus, le bois était l'une des dernières sources d'énergie fossile.

Il y avait encore les champs d'éoliennes, les divers capteurs d'énergie solaire, l'hydro-électrique et bien d'autres, mais les compétences techniques fut-ce de maintenance, faisaient souvent défaut et mettaient du temps à se reconstituer à coup d'écoles, d'universités, de formations diverses surtout techniques.

On était en 2046 où et quand se situe cette histoire d'Anne-Laure la Sylvaine.

Anne-Laure était fille de forestier dans cette région qui couvrait désormais en 2046 ce qui fut un temps le Benelux quoique ce vocable puisse encore dire aujourd'hui. Il restait des villes fantômes et des forêts, d'immenses forêts.

Elle commença sa carrière, si l'on peut dire, en épousant sur les conseils de son père, le fils d'un forestier des zones autrefois appelées Lorraine. Mais c'était un saltimbanque, il errait dans

les forêts, racontait des histoires et chantait des chansons. Son père régnait sur une immensité de feuilles vertes et d'arbres. Anne-Laure avait épousé ce saltimbanque en premières noces, ce troubadour de passage qui du coup arrêta pour un temps d'errer dans les forêts. Il ne possédait rien en propre mais avait de l'idée... Il s'appelait Jean. Il lui fit deux enfants, un garçon et une fille.

-Anne ma douce, disait-il, nos forêts sont giboyeuses, nos villages florissants mais il y a toujours des bandes qui écument nos contrées et...

-Et quoi ? demanda Anne-Laure.

-Nous avons toujours une part de la technologie du passé, nous allons périodiquement chercher des métaux dans les villes désormais quasiment vides, mais...

-Mais quoi ? demanda-t-elle.

-Nos villages redeviendront des villes, on abattra plus d'arbres que nécessaire pour cela, les bandes de bandits enlèveront certains des nôtres pour en faire des esclaves et des serfs, nous devons inventer une autre manière de vivre en société.

-Quoi ? Toi, un simple troubadour, même fils d'un grand forestier, tu me parles de société ? Que sais-tu de cela ?

-Je sais ce que les êtres humains finissent toujours par faire, une fois rassemblés... Autrefois, j'ai eu un père de formation anthropologue, et il m'a enseigné ce qu'il savait des groupes d'humains et même de singes. Un ordre, une hiérarchie finit toujours par se constituer...

-C'est vrai, Jean, que tes contes et tes chansons évoquent ces grands chefs du passé. Moi je croyais que tu les admirais...

-Pas du tout ma chérie et je sens que nous y retournons, à ces manières d'être.

-Que faire ? demanda-t-elle.

-J'ai bien une petite idée mais sans ton aide...

-Quoi ? Toi, qui a erré sur tant et tant d'hectares de forêts, tu...

-Mais que veut dire par exemple régner Anne-Laure ? Cela a-t-il encore un sens ?

-Poète va ! dit-elle.

-Cela veut dire entretenir une bande de bons à rien pour maintenir son pouvoir.

-Quel pouvoir ?

-Celui de décider de ton futur, de ton plaisir, et surtout, surtout de l'avenir de toutes et de tous ! Les bons à rien en question seront là pour y forcer les gens en échange d'avantages distribués par les maîtres. C'est le plus vieux racket du monde Anne-Laure. On appelait cela un gang.

-Soit ! Et que préconises-tu ?

-Je suis poète, ma chérie, et je regarde autour de moi ce qui est beau...

-Je t'écoute...

-Il nous faut devenir aussi insaisissable que possible afin de rendre tout assujettissement difficile voire impossible.

-Comment cela ?

-Je pensais à construire dans les arbres un réseau immense de chemins, de passerelles, de tyroliennes mais aussi de plateaux et de maisons.

-Et dans les arbres nous serions à l'abri ? Ne vois-tu pas les gangs comme tu les appelles comme exogènes alors qu'ils peuvent être aussi endogènes et naître parmi nous.

-C'est vrai que les humains sont naturellement enclins à cela mais dans un réseau diffus et ainsi perché, à tort ou à raison, je pense que ces noyaux resteraient petits et maîtrisables.

Dans les forêts on avait construit des scieries, des ateliers, de toutes sortes, souvent regroupés en villages et défendus des pillards de toutes espèces. Beaucoup d'armes avaient été récupérées des armées décimées par le virus. Mais elles convenaient aussi bien aux gens en mal de puissance. L'ennemi était en effet toute centralisation. Un réseau arboricole comme Jean l'imaginait pouvait avoir un certain succès.

On avait toujours des moyens de communication, des GPS, les satellites n'avaient pas été victimes de la pandémie.

Pour l'énergie, on ne manquait pas de sources de chaleur, de turbines et de générateur donc de possibilités électriques.

Des attaques envers des centres d'ateliers et d'habitation convainquirent à la longue que ce que Jean préconisait dans ses contes et ses chants constituait peut-être une réponse.

Anne-Laure se mit à parcourir ses forêts et à proposer la même chose : un réseau arboricole immense.

Cela commença petit avec quelques habitats ici et là dans de grands arbres. Puis on les relia et en vingt ans un immense réseau arboricole couvrait pratiquement toute l'ancienne Europe.

On considérait désormais Anne-Laure dite la Sylvaine comme une reine mais dans l'acception des ruchers ou des insectes sociaux. Jean était reparti dans ses errances, il avait été remplacé par Jacques et puis par un autre encore car Anne-Laure appréciait les hommes robustes et imaginatifs.

Elle eut 12 enfants comme une vraie reine. Elle ne régnait pas au sens habituel, mais son savoir et sa sagesse étaient appréciés, elle représentait un futur possible.

Bien sûr les gangs avaient dès le début annexé les entrepôts et tous les lieux où se trouvaient des armes, des technologies, de la

nourriture parfois. Mais même la High-tech fut peu à peu amenée sur des plateformes arboricoles.

Il n'y avait pratiquement plus de concentrations humaines.

Un demi-siècle après la pandémie, les bâtiments des villes pourrissaient, s'abattaient, s'effondraient.

Le virus existait encore et chaque enfant gagnait son immunité par lui-même, il n'y avait toujours pas de vaccin, il y avait donc encore des décès.

Bien sûr, on n'avait pas entretenu les routes, il n'y avait plus d'avions ni de pistes pour les faire décoller ou atterrir. Donc on se déplaçait à pied en hauteur ou par zeppelin à partir de la canopée. Les déplacements étaient lents mais sûrs.

C'était un peuple de forestiers, d'artisans du bois mais aussi de médecins, d'infirmières, de professeurs et de techniciens.

La production de masse n'existed plus. Les artistes protégés et encouragés par Anne-Laure, étaient nombreux.

La Terre respirait. On avait bien du gibier, des noix de toutes sortes et des plateformes entières consacrées à des cultures locales : on faisait pousser plein de choses sur les arbres !

Prolifique et belle, Anne-Laure le resta longtemps et beaucoup l'appelaient l'Impératrice même si elle n'avait pas à proprement parler un empire !

Digne successeur féminin de Demeter et d'Aphrodite, elle méritait pleinement ce qui était en fait un surnom.

Les contes du Tarot

conte 4

dit : l'Empereur ou Henri le Juste

Il y a des firmes dont le boulot est de mettre de l'ordre ailleurs. Dans d'autres firmes en fait.

On appelle cela des audits, des restructurations et c'est souvent mal vu par les entreprises mises ainsi en question. Même si la demande vient le plus souvent de l'intérieur.

Personne n'a jamais étudié une action d'une entreprise d'audit sur une autre ! Cette réflexivité ne semble pas coutumière... On ne peut y penser sans un léger sourire...

Mais Henri, de son vrai nom Benamé, Henri Bénamé donc, avait une réputation dont la suite vous donnera un aperçu.

Pour le décrire, on dira qu'il était assez grand et imposant, barbu avec un front large et bombé. Le regard de ses yeux verts semblait vous transpercer et jouaient un grand rôle dans son activité qui était, sommes toutes, assez peu sympathique a priori.

Il était vu à la fois comme une sorte de juge et comme une sorte de dictateur.

Dur habit à porter.

Mais il était aussi très imperméable aux influences, à la corruption, aux menaces...

Le travail d'un tel personnage a au moins deux facettes. La première est très administrative et consiste à étudier de fond en comble les documents de toutes sortes, financiers,

commerciaux, liés aux ressources humaines comme on dit et bien d'autres...

Pendant ces temps on le voyait arriver au travail, mais à part un court bonjour ou au revoir il interagissait peu avec le personnel. En raison de ce que ledit personnel pensait encore de l'entreprise, il était perçu comme un fossoyeur, voire un nécrophage.

Il se gardait bien de les détourner de leurs préjugés.

Il prenait donc aussi la "température" locale des sentiments humains.

Puis, après avoir pris tous les renseignements qu'il souhaitait obtenir, il convoqua le chef des Ressources Humaines.

-Installez-vous dans ce bureau, je sais qu'il est exigu mais je n'ai pas vraiment besoin de beaucoup de place, dit Benamé.

-Au moins il est propre et bien chauffé... Pour l'instant...

-Vous vous appelez Christophe Serra n'est pas ?

-Oui, c'est exact.

-Combien de personnes font-elles partie de cette entreprise exactement ?

-Je suis étonné que vous ne le sachiez pas ! Mais bon, nous sommes tous niveaux confondus au nombre de 616 employés et ouvriers.

L'homme était bien habillé, un peu fluet, soigné et dégageait un parfum d'après-rasage entêtant.

-Monsieur Serra, que pensez-vous qu'on attend de moi dans cette entreprise ?

-Ben, cela me semble assez clair, trouver une méthode de dégraissage rapide.

- Pour quoi ?
- Pour réduire les coûts en personnel, ça va de soi.
- Qu'est-ce que cela va produire à votre avis ?
- D'abord les syndicats appelleront à la grève, ensuite un petit bol d'air financier permettra de tenir quelques temps et enfin le grand plongeon vers la faillite.
- Et les actionnaires ? Sont-ils au courant ?
- Cela dépend. Souvent il s'agit d'actionnaires épars venant des banques. Ce sont les banques et les portefeuilles d'affaire qui connaissent ces gens qui, eux, nous connaissent peu ou pas.
- Pourtant cette entreprise va mal, ses actions après de beaux jours sont aujourd'hui à la baisse et fortement ! Pourquoi à votre avis ?
- À vous de nous le dire non ?
- Que produisez-vous ?
- Essentiellement des machines-outils pour usiner des pièces comme des clous, des vis ou des boulons de toutes sortes de tailles. Mais une bonne part est désormais sous-traitée.
- Je vois. Merci de votre collaboration Monsieur Serra, je vous reverrai sans doute.

Henri Benamé fit entrer le suivant : Claude Vertaud, un contremaître des ateliers.

Entre un homme grand et costaud au poil gris et à la mâchoire carrée.

- Prenez place Monsieur Vertaud. Mettez-vous à l'aise.
- Merci, fit-il, en s'asseyant.
- Vous êtes, d'après mes fiches, contremaître des ateliers. Pouvez-vous m'expliquer en quoi cela consiste ?
- Ben, vous savez, un contremaître se trouve toujours prisonnier

entre deux contraintes principales : la qualité du ou des produits et la cadence de production.

-Je vois...

-Ce sont deux contraintes opposées : en augmentant la qualité, vous diminuez les cadences et inversement...

-Je vous entendez bien sur ce point mais êtes-vous maître de ces deux paramètres.

-Non, il y a la direction d'une part et les syndicats de l'autre. La direction veut augmenter les cadences afin d'augmenter les profits et les syndicats s'en foutent bien, il n'y a pour eux que les salaires.

-Je ne vous sens pas très en accord avec ces objectifs.

-Ils nous mènent à notre perte ! Point besoin de dégraisser avec ces deux-là à la manœuvre !

-Je vous remercie Monsieur Vertaud. Veuillez faire entrer la personne suivante, Monsieur Allardier je crois... votre président non ?

-Mouais, président de quoi je vous le demande...

Vertaud fit place à Allardier, un petit bonhomme rondouillard et à l'air agacé.

-Qu'est-ce à dire Monsieur Bénamé, vous osez me convoquer, moi ?

-Comme tout membre du personnel de cette entreprise Monsieur Allardier.

-Mais je suis directeur ! moi !

-C'est bien ce que je disais. Je voudrais vous entendre au sujet de la marche courante de l'entreprise considérée de votre point de vue.

-Ces audits se croient tout permis, apprenez que c'est moi qui

vous paie...

-Non Monsieur Allardier, non. Vous avez un contrat avec mon employeur qui lui-même a un contrat avec moi. Je suis donc entièrement libre.

-C'est ce qu'on verra fit le "Monsieur Allardier" en sortant et en claquant la porte.

-Benamé nota soigneusement l'épisode dans son carnet.

Le réviseur poursuivi ses rencontres avec toutes et tous. Il apprit beaucoup de choses. Ce monsieur Bénamé commençait à avoir une réputation d'homme attentif. Jamais il ne prenait parti, jamais il ne donnait le moindre conseil ni ne faisait la moindre remarque. Pourtant tous ceux qui avait eu avec lui une entrevue, ne pouvaient s'empêcher de ressentir un certain respect qui était l'image en miroir de celui qu'il leur témoignait. Il lui fallut deux semaines et demie pour voir au moins une fois toute le monde.

Pendant ce temps les actions perdaient régulièrement de la valeur. Une bonne part des directeurs et administrateurs, vendaient leurs actions même à perte. Le bateau coulait.

Celui que l'on appelait entre soi Henri le juste ou même l'empereur Benamé, s'arrangea avec les plus influents ouvriers, cadres et même quelques administrateurs qui n'avaient pas encore quitté le navire, il s'arrangea donc pour réunir tout le monde dans l'un des grands halls de l'entreprise.

Il y fit un discours particulièrement senti.

-Vous me connaissez, fit-il, je ne vais pas par quatre chemins ! Apprenez que votre entreprise est en pré-faillite. D'ici quelques mois, vous serez toutes et tous sans emploi !

On entendit une rumeur, un murmure, les gens se regardaient effarés. Ils n'en revenaient pas que les choses étaient aussi loin. Du dégraissage, ils s'y attendaient, mais la faillite ! La clé sous le paillasson ! Ça non !

-Je suis un réviseur d'entreprises, pas un sauveur la plupart du temps. Toutefois...

Toutes les têtes se redressèrent, se firent plus attentives.

-Toutefois j'ai à vous proposer quelque chose, quelque chose de risqué mais pas tant que ça.

À présent une sorte de silence s'était fait, les six cents attendaient.

Il se fait que j'ai une fortune personnelle. Elle m'a permis d'acheter pratiquement toutes les actions de votre entreprise. Les banques se sont empressées de me les vendre.

Je vous propose de vous les vendre à vous au même prix, c'est à dire pour presque rien. Vous deviendrez ainsi vos propres maîtres, une sorte de coopérative. Vous garderez les ouvriers, cadres ou dirigeants de votre choix. Seules les décisions majoritaires pourront être validées. Si vous foirez, je perdrai le pognon des actions qui me seront restées mais vous perdrez votre indépendance.

Je vous suggère donc de vous remuer car je ne suis guère patient finalement. Pensez à vous diversifier et surtout à créer un département de Recherches et Développement. Il n'y a pas que les vis et les écrous, vos machines peuvent être transformées.

À vous de jouer !

Henri parlait ainsi assis sur une très grosse caisse cubique et dominait de la tête toute l'assemblée.

Plus tard, lorsque l'entreprise fut remise sur pieds, il était bien "Henri le juste" pour certains, l'"Empereur Henri" pour d'autres.

Un empereur est censé reconstruire une structure là où elle est défaillante, puis de partir vers d'autres défis.

Les empereurs, paraît-il, affectionnent les défis...

Ceux-ci peuvent même être parfois en faveur de ceux qui, pour un temps, sont soumis aux injonctions de l'empereur momentané.

Tous les empereurs ne sont pas des "va-t-en-guerre" aveugles.

Le problème vient des empereurs sédentaires qui ne font plus que s'opposer aux défis des autres...

Henri Benamé, lui, alla vers d'autres groupes à reconvertir.

Les contes du Tarot

conte 5

dit : le Pape ou le Hiérophante

Ils avaient décidé de se retrouver dans un lieu neutre et ce lieu n'était donc ni un temple, ni une mosquée, ni une église, ni une synagogue ni quoi que ce soit qui représentât de près ou de loin une religion.

Tous les cinq venaient pourtant des religions installées : la catholique, la musulmane, l'orthodoxe, la protestante et la judaïque.

Donc : un prêtre, un imam, un pope, un pasteur et un rabbin.

Ce lieu fut choisi avec précaution et s'avéra être la salle de gymnastique d'une petite école primaire purement laïque.

Les cinq prélats convinrent de venir sans être revêtus de leurs habits sacerdotaux, en simples civils.

Pourquoi cette réunion ? De gros problèmes avec l'enseignement de l'histoire et de la parole divine. Les élèves semblaient peu enclins à avaler la moindre catéchèse.

-Chers collègues, commença l'imam, nous nous sommes écrits, nous savons donc ce qui nous amène ici ! Une forme de désintérêt pour les choses d'Allah.

-D'Allah ou de Dieu, en effet, fit le prêtre, nos jeunes ont la tête aussi dure que des libertins.

-Je dirais même plus, ajouta le rabbin, ils se comportent comme des incroyants.

-Ils tiennent les icônes pour de simples œuvres d'art, fit le pope, très belles mais sans plus !

-Ce troupeau de brebis chers collègues ne bêle plus ! dit le pasteur.

On en était là.

Les nouvelles générations ne semblaient plus avoir la crainte de la colère divine. Les péchés liés à la morale ou à la tradition, ils comprenaient, mais qu'une divinité se montre en colère ou même fasse des reproches... Ils ne "kiffaient" pas comme ils disent aujourd'hui.

Le paradis ou l'enfer, cela semblait les préoccuper autant qu'un joli conte.

-Voilà le plus gros de notre problème, fit le prêtre, la foi !

-Ils croient plus en superman qu'en Dieu, dit le pasteur.

-Il ne considèrent plus les infidèles comme des créatures perdues, ajouta l'imam.

-Sans oublier qu'ils auront à leur tour des enfants qui grandiront dans cette espèce d'absence de ferveur, ajouta le pope.

-C'est la faute à cette civilisation braquée sur l'argent et le profit, termina le rabbin.

-Nous devons collégialement trouver une parade à tout cela, s'écria le pope.

-Que préconisez-vous ? demanda le pasteur.

-Nous devrions tenter de constituer une sorte d'autorité commune, non ? fit le pope.

-Nos hiérarchies nous suivront-elles dans cette voie ? demanda le prêtre.

-Je la vois mal pactiser avec les musulmans, remarqua le rabbin.

-Vous savez, il y a eu des guerres pour moins que cela, fit le

pasteur.

Il fallait pourtant que tous ces gamins et gamines affiliés par leurs parents à telle ou telle religion, retrouvent le chemin de la foi et de la crainte de Dieu !

Dans la suite de leurs échanges, on parla de rétablir des punitions corporelles. Mais les lois interdisaient cela un peu partout. Il ne fallait pas se mettre hors la loi. Si possible.

Comment maîtriser tous ces jeunes qui ne prenaient la religion que comme emblème d'une culture ou d'une ethnie ?

Les discussions se poursuivirent et d'autres réunions eurent lieu. Cela montre à quel point le problème leur semblait important.

Ils réussirent à rester calmes et à ne point s'invectiver les uns les autres même s'ils n'en pensaient pas moins.

Disons qu'il s'agissait d'une sorte de paix tendue.

Tout changea lorsqu'au gré des horaires des uns et des autres, la réunion qu'on pourrait qualifier d'œcuménique se superposa avec les travaux des dames qui s'occupent du nettoyage de l'école dont en particulier la fameuse salle de gymnastique.

-Qu'est-ce que vous faites ici ? s'exclama le prêtre.

-Ben, le ménage ! répondit l'une d'elles.

-Vous voyez bien qu'on est occupé ! s'exclama le pasteur.

-Nous aussi figurez-vous ! fit une grosse bonne femme à l'air revêche. Je vous conseille donc de déguerpir si vous ne voulez pas qu'on mouille vos chaussures !

-Et qui êtes-vous d'abord ? questionna une fille grande et maigre.

-Nous sommes des professeurs de religion, des hommes de Dieu si vous voulez le savoir ! répondit le prêtre.

-Et qu'est-ce que vous mijotez dans une salle de gym, hein ? fit une petite boulotte. C'est pas catholique ça !

-Si, mais pas seulement ! Vous voyez ici réunis un prêtre catholique, un rabbin, un pasteur, un pope et un imam !

-Ben ça alors ! firent-elles en cœur.

-Nous sommes là pour comprendre et trouver un remède à la tendance des jeunes à ignorer Dieu et ses enseignements ! Voilà ce que nous tentons de faire ! La foi fout le camp mesdames ! asséna le pope à travers sa barbe longue et grise.

-Bon débarras, fit la petite boulotte.

-Moi mes gosses, ils s'en moquent en effet, dit la maigre.

-Et puis, qu'est-ce que ça veut dire ? Vous êtes cinq bonhommes et pas une seule femme, s'écria celle à l'allure revêche limite menaçante.

-Euh, mais non enfin ! s'écrièrent les défenseurs de la foi.

Ils n'arrivèrent pas à convaincre ces dames de la mixité de leurs intentions. Ils avaient l'air même tantôt apeurés, tantôt méprisants. Les mégères s'approchaient et commençaient à balancer des seaux d'eau savonneuse. Les hiérophantes se sentaient tout de même un peu menacés.

Mais les femmes de ménages, les techniciennes de surface comme on dit aujourd'hui, avancèrent hardiment et il fallut bien que les docteurs de la foi changent de place en place. Ce n'était pas très glorieux...

Elles se parlaient aussi à haute voix et leurs propos accompagnaient plutôt bien leurs déplacements.

-Quand je pense que leur Dieu est lui-même un homme, moi je

me demande quand même si...fit la maigre.

-Si c'est bien normal que ce Dieu réclame toujours de l'obéissance, et ne rêve que de punitions en tous genres...fit la boulotte.

-En plus, les mecs ici présents se font appeler "père" je vous demande un peu ! Je parie que pas un seul n'a élevé de gosse ! conclut la forte à l'air revêche.

Les hiérophantes levèrent le camp et leur séance.

On peut dire qu'ils fuirent mais pas en courant !

Donc dans ce match : hiérophantes 0, ancillaires 1.

On peut espérer que la foi vienne d'ailleurs, mais d'où ?

Car le fanatisme n'est pas mort pour autant...

Il fait bon ménage avec la foi.

C'est comme si la foi n'était jamais assez sûre d'elle pour suffire à rendre paisible et heureux celui ou celle qui l'abrite.

Elle reste avide de collectivité et de controverses.

Hélas.

Les contes du Tarot

conte 6

dit : l'Amoureux

Il s'appelait Robert. Il était chef d'entreprise, une petite société spécialisée dans l'entretien de jardins. Lui-même avait la petite cinquantaine, était assez bel homme, robuste, poli et vivant très souvent au grand air. Son personnel comptait une trentaine d'ouvriers, trois administratifs, plus lui-même. Il avait un ensemble d'une dizaine de camionnettes avec tout le matériel nécessaire. Il entretenait aussi une petite pépinière.

Robert était un homme calme.

Il avait été marié mais avait perdu sa femme dans un accident. Depuis il préférait vivre seul et se contentait de brèves amours sans lendemain.

Il n'avait pas eu d'enfant.

C'est pourtant à la croisée de deux chemins qu'il les rencontra! Les deux femmes qui allaient le rendre dubitatif ! C'est le moins que l'on puisse dire !

L'une était une femme mûre très belle et qui marchait comme une reine visitant le parc de son château. Elle avait le sourire avenant, pas hautain pour un sou. Robert tomba instantanément sous son charme. Il s'avancait vers elle lorsque sortant d'un buisson comme un diable de sa boîte, surgit une très jeune femme, presqu'une adolescente. Très jolie et très sauvageonne pourrait-on dire.

La première avait la quarantaine et la seconde la vingtaine, deux femmes jolies et souriantes mais tellement différentes aussi. Robert s'avança pour les saluer toutes les deux et on sentit aussitôt que le courant passait entre ces trois-là.

Tout cela à une croisée de chemins dans un grand parc et dans une sorte de silence campagnard.

Tous trois restaient muets et interdits.

Ce fut Robert qui brisa ce silence.

-Pardonnez-moi, mesdames, je me prénomme Robert et les jardins sont mon métier et mon gagne-pain... euh et vous êtes...

-Je me prénomme Alfredine et vous avez mon bonjour fit la jeune femme en éclatant de rire.

-Pardonnez à ma filleule Monsieur Robert, elle est taquine. Quant à moi, appelez-moi Juliette.

-J'ai un petit manoir qui jouxte ce parc, accepteriez-vous un thé ou un café ? ajouta Juliette.

-Volontiers répondit Robert avant même d'avoir pu réfléchir.

C'est ainsi que tous les trois empruntèrent un chemin qui, après quelques changements et croisements, les mena à proximité d'un manoir assez coquet situé en pleine campagne et entouré de bois peu obscur.

-Quelle belle demeure ! s'exclama Robert. Un vrai paradis !

-Un paradis qui sera bientôt mis en vente, fit remarquer Alfredine.

-En effet renchérit, Juliette, mes moyens ne m'en permettent plus d'assurer l'entretien d'une telle propriété. La société qui s'en occupe devient trop chère pour moi.

-Il est vrai qu'il y a du travail ! approuva Robert.

-J'ai autrefois fait placer une belle surface de panneaux solaires qui ont fait chuter les frais de chauffage et même d'électricité, mais...

-Ma marraine ne peut tout de même pas bûcheronner ! Moi non plus d'ailleurs ! fit Alfredine.

Ils allèrent dans une belle orangerie savourer du thé et du café. Robert n'avait d'yeux que pour le paysage et les deux hôtesses. Il revint chez lui en songeant à ces deux femmes et très vite il se retrouva à formuler des questions sur elles et leur manoir, questions auxquelles il n'avait pas la moindre idée de réponse.

Ils prirent l'habitude de se revoir le mardi après-midi pour échanger des avis de toutes sortes avec un café et l'une ou l'autre sucrerie.

Mais un jour...

Robert qui n'était tout de même pas de marbre à bénéficier ainsi des si charmantes compagnies, se posait quelques questions concernant leur relation totalement platonique jusqu'ici.

Il aurait bien voulu les côtoyer plus souvent et qui sait, de plus près...

Mais étonnement Robert ne trouvait pas le chemin de leurs corps, s'il avait toutefois trouvé le chemin de leurs cœurs.

Bien sûr il trouvait aussi le lit de diverses femmes des environs avec lesquelles les besoins du corps étaient satisfaits, mais...

Puis vint ce jour où arrivant au manoir à l'improviste, il les trouva toutes deux entre les mêmes draps. Plus tard, il les surprit à s'embrasser à pleine bouche, et il comprit leur homosexualité. Cela le décida !

Il leur fit la proposition de s'occuper du domaine en excellent

jardiner qu'il était. Leur demanda d'avoir le gîte et le couvert plus un peu d'argent de poche. Les rassura concernant ce qu'il avait découvert et demandait en échange quelques nuits de liberté coquine dans les villages avoisinants.

Cela convint à tous les trois et ils vécurent ainsi de nombreuses années.

Les contes du Tarot

conte 7

dit : le Chariot

Il se prénomme Philippe et travaille aux carrières comme son père avant lui. On y extrait de la pierre bleue. Depuis bien longtemps sur les rives de la Meuse, ce grand fleuve.

La pierre bleue est le résultat de millions d'années de compression de boues calcaire et aussi de petits animaux aquatiques. Elle s'apparente en dureté et en densité au marbre mais n'est pas du marbre car ne provient pas de source magmatique. C'est une pierre très dure et dense propre à la taille. Une pierre très belle dans laquelle on a commencé par tailler des baptistères, puis des abreuvoirs car elle est étanche, enfin des stèles aussi. Bref tout ce qui doit durer, même les seuils des maisons.

Toujours, il a travaillé là dans les poussières de pierre. Toujours il a trié ce qui était pour le concassage et ce qui était pour la taille. Toujours il était dans et sur son engin. Toujours il maniait sa pelleteuse et jouait sur les chenilles de son véhicule, espèce de mastodonte mécanique inspiré de bêtes antédiluvien. Il n'avait vécu que dans l'inconfort et les secousses de son énorme machine. Mais il en était fier... Maintenant venait la retraite...

Il avait l'image et la stature du vainqueur, fort, musclé et avec le calme de la force tranquille.

Bien sûr comme toujours, les maltraitances qu'il infligea à son corps sous l'emprise de sa forte volonté et de ses devoirs et objectifs sans parler de son image même, tout cela attendait son heure de manière souterraine.

Peu à peu il fit usage de son temps en aidant les clubs de football de jeunes des environs. Tant en soignant les pelouses qu'en aidant à la maintenance des locaux.

Mais peu à peu il s'intéressa au jeu de boules, à la pétanque !

Il se construisit une piste chez lui et faisant partie d'une équipe, participa à moult tournois.

Pour lui, ce vainqueur, les vocables "je tire" ou "je pointe" revêtaient un sens très personnel.

Car il retrouvait des sensations voisines des carrières où dévalaient des quantités de pierres lorsqu'il chamboulait le jeu adverse d'une boule qui dégageait le terrain pour de futures boules bien placées.

Les boules pesaient dans la main, roulaient sur des pistes rugueuses, écrasaient la pierraille, menu fretin.

Ses équipiers le voyaient non comme un vainqueur mais comme une volonté quasi minérale de vaincre. Rien ne l'abattait.

Du coup il récolta des surnoms du genre : "pierre de taille", "monolithe" ou encore "l'homme bleu".

Heureusement personne ne proposa "barbe bleue", d'une part parce qu'il n'était point barbu mais surtout parce qu'il était un mari aimant et que sa femme s'occupait en plus de l'administration des équipes !

Bref, par rapport au chariot, c'était surtout le passé qui prévalait.

D'une certaine manière, Philippe dit "Pierre de taille" était très fidèle à l'idée du chariot que l'on trouve comme septième arrière majeure du tarot. Il symbolisait la volonté de vaincre, non pas la victoire mais la volonté d'y parvenir.

Comme à bord de son engin d'autrefois, la muraille de pierre était un obstacle et en même temps un complice de sa vie. On y travaillait en équipes, on faisait éclater les obstacles, soit, mais c'était la roche qui cérait un peu, seulement un peu. Devant cette fourmi dans son chariot et ses chenilles...

Un combat sans fin, où seule compte la volonté de poursuivre le combat, ici la pierre bleue, là l'équipe adverse.

Car il y a toujours des revanches...

conte 8

dit : la Force

Dans les tarots, la Force est représentée souvent par une jeune jolie femme qui semble maintenir d'une douce main, un lion. Une beauté presque fragile et un fauve.

On se doute bien que la force pourrait venir de ce fauve même pas en laisse ni attaché en aucune manière, mais ce n'est pas cela du tout ce qui est suggéré, la force est détenue par cette main douce. Qu'en dire ?

Ce que l'on peut en dire c'est que ce genre de couple existe vraiment !
Ainsi Philippe et Françoise.

Lui fut un grand ami des chevaux, normal : Philos Hippo, autrement dit, l'ami des chevaux, il avait le caractère un peu fantasque des animaux qui aiment les grandes étendues, le côté cabochard également.

Elle tenait plutôt de François d'Assise, celui qui parlait disait-on aux animaux. Tellement il était pétri de douceur envers eux.

Il n'est donc pas étonnant que Françoise pût maintenir d'une seule main douce, le fougueux Philippe qui du point de vue caractère tenait assez du fauve : il bougonnait facilement, ronchonnait tout aussi facilement et ses paroles valaient parfois largement les coups de dents d'un lion !

Ce jour-là Françoise se dit qu'elle allait emmener Philippe dans une espèce de ranch voisin où ils hébergeaient pas mal de chevaux. L'amitié de Philippe pour ces grandes bêtes valait bien ce déplacement.

Ils y arrivèrent tous sourires dehors, et Philippe se précipita vers la cour où plusieurs bêtes étaient déjà à l'attache sans doute dans l'attente d'un groupe promenade du matin.

Le gens se hissait déjà, pied à l'étrier lorsqu'un des chevaux fit un brusque écart de la croupe faisant tomber le candidat cavalier sur les pavés de la cour...

Celui-ci se releva, s'empara de sa badine et se mit à rosser son cheval en hurlant des insultes !

-Salle carne ! Je vais te montrer moi ! faisait-il en frappant la pauvre bête.

Le sang de Philippe ne fit qu'un tour ! En quelques enjambées il avait rejoint le bonhomme, lui avait arraché la badine et l'en menaçait !

Mais la Force veillait. Françoise s'avança à son tour et posa seulement la main sur l'épaule de Philippe...

Celui-ci abaisse le bras, souffla et s'agenouilla à côté du cheval.

Il prit alors la jambe arrière et replia la patte de manière à pouvoir regarder dans le sabot.

Françoise restait près de lui, la main toujours sur son épaule.

-Regarde ! lui dit-il en lui montrant l'intérieur du sabot.

-Oh, là, là ! Un clou ! s'exclama-t-elle.

-Tu comprends maintenant pourquoi ? cria-t-il vers le cavalier colérique.

Celui-ci ne répondit pas et s'en retourna vers les écuries sans doute pour trouver une autre monture. Un palefrenier s'avançait déjà et croisa l'individu sans lui adresser la parole et alla voir la patte tenue par Philippe.

-Voyez ! dit Philippe, un clou enfoncé à moitié dans les chairs !

-Attendez-moi, fit le lad, je vais chercher un outil !

Il partit en courant et quelques instants plus tard, revenait avec une sorte de tenaille qu'il utilisa pour extraire le clou.

Alors Philippe relâcha la patte et aida le cheval à la poser sur le sol. Le pad avait aussi mené une sorte d'embrocation dont il badigeonna la possible plaie. Tout reprenait place et le lad ramena la bête dans sa stalle.

-Tu vois Léon, dit le lad au cheval, tout en lui flattant l'encolure, tu es au repos pour au moins une semaine !

-Bien joué, Philippe, dit Françoise et retirant sa main, cette main si douce et si efficace...

-J'ai bien failli frapper ce cavalier imbécile, dit -il
-Tu te serais mis à lui ressembler, non ? fit-elle.
-Sûr ! admit-il.
-Tu as remarqué ? demanda-t-elle.
-Euh, non... Quoi ?
-Le nom du cheval...
-Léon, pourquoi ?
-Ben, ça sonne comme "Lion" non ? dit-elle.
-Ça alors ! conclut-il.

conte 9

dit : l' Hermite

Le gamin, haut comme trois pommes faisait son étal sur la place du village les jours de marché.

Il vendait, ou plutôt il troquait ses fruits des bois ou alors ses herbes et ses simples, parfois même une truffe, des fagots de bois d'allumage contre une miche de pain, des fayots ou quelques pommes. Il ne quémandait nul numéraire. D'ailleurs les villageois en avaient peu ou pas.

Dès que les chalands se raréfiaient, on ne savait comment, le petit disparaissait comme par enchantement. Et avec lui ce qu'il avait échangé. Sa place redevenait nette comme s'il n'ait jamais été là.

On s'interrogeait dans le village sur son origine. Enfant des bois ? Petit elfe ? Orphelin ? On se perdait en conjectures et les paysans n'aiment guère cela. Ils préférèrent une origine un peu féerique comme celle des gnomes qui rendent des services contre un bol de lait par-ci, un morceau de gâteau par-là.

On ne connaissait même pas son nom, à part "petit". Et c'est vrai qu'il l'était : "petit" bien que étonnement propre.

Pourtant, le temps aidant, l'enfant s'étoffa un peu, prit un centimètre ou deux. Du jour où on le constata comme un fait avéré, on ne l'appela plus "petit" sauf par amitié. Car il faisait partie de l'histoire du village à présent. Mais le fait qu'il grandissait allait à l'encontre de la croyance en sa nature magique : un gnome ou un farfadet...ça ne grandit pas n'est-ce pas !

Désormais son étal de troc s'augmentait de nouveaux ingrédients. Le vocabulaire du "petit" croissait dans les mêmes proportions. Il apportait parfois des truites ou des poissons de roches. Qui pouvait bien lui apprendre cela ?

Il y avait un vieil homme qui habitait une cabane à la périphérie du village. Il s'appelait Jean, Jean-le-frère car il fut moine, donc une sorte de frère en religion... Les braves gens lui donnaient parfois le superflu et de plus en plus le nécessaire.

Jean vieillissait...

Mais ce que nul ne savait, c'est qu'il avait suivi, quelques fois, le fameux "petit" lorsqu'il se faufilait hors du village à la fin du marché.

C'est ainsi qu'il découvrit où ce gamin vivait !

Le village est cerné de rochers et de falaises calcaires, c'est comme cela qu'il a échappé à ce qu'on appelle "le monde" quel que soit le temps et l'âge de celui-ci.

Ces falaises sont creusées d'innombrables cavernes que l'eau creusa au cours des temps. Il y en a des petites, des moyennes et des grandes, même très grandes.

Comme on s'en doute, le fameux "petit" avait fait son nid douillet dans une toute petite caverne. Comme dans un œuf !

C'est là que Jean le trouva en s'avançant à pas feutrés.

La cavité était remplie de vieux chiffons, de vieilles fougères aussi.

-Pssst ! fit Jean.

- Hein quoi ? sursauta le "petit".

- Je voulait juste savoir où tu passais tes nuits. Pas trop froid ?

- Ben, non. Je me couvre vous savez...

- Et l'hiver ?

- L'hiver, j'ai mon âtre ! fit-il en montrant fièrement une alvéole toute noire. Et en plus ça communique avec une sorte de conduit qui fait office de cheminée, alors... Presque pas de fumée !

L'enfant se redressa et sortit de son antre.

- Qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Jean, on dit aussi : Jean-le-frère car j'ai été moine autrefois.

- Moi, on m'appelle "le petit" mais ...

- Mais tu grandis. Je vais t'apprendre quelques trucs, si tu le souhaites...

C'est ainsi que naquit une belle amitié. Le surnom de "petit" devenant obsolète, ils décidèrent qu'il se prénommerait Herbert puisque ses parents ne lui avaient pas attribué de prénom.

Jean lui apprit à pêcher dans la rivière, à grimper aux arbres fruitiers que recelait la forêt pour la cueillette, à se faire quelques outils quitte à les emprunter ici ou là... En douce.

Au marché, on l'appelait toujours "petit" mais il corrigeait cela et insistait sur son nouveau nom : Herbert. Dont il n'était pas peu fier.

Peu à peu on lui demanda d'aider à de menus travaux. Tantôt dans les champs, tantôt dans les maisons, les écuries, les étables. Herbert grandissait encore et devenait un beau jeune homme avec un peu de poil blond au menton. Puis même une barbe.

Bien sûr, il ne put rester dans sa petite grotte et il leur fallut à Jean et lui, en trouver une plus grande et à l'aménager. Le plus dur fut d'en choisir une possédant une cheminée naturelle.

Le temps passa et Jean ne se priva pas d'enseigner à Herbert le plus gros de son savoir.

La lecture même si les livres étaient rares, l'écriture aussi et enfin les traitements par les simples et aussi la réduction des fractures et la suture des plaies.

Herbert devint une sorte d'alter ego de Jean. Quand il partait dans les bois à la cueillette, il y avait toujours quelques enfants qui le suivaient. Lui aussi n'était pas avare de ses enseignements et il était un excellent conteur, ce que les enfants adorent.

Herbert devint un adulte fait, fort costaud de surcroit, avec une abondante barbe blonde. Jean lui suggéra d'agrandir son habitat pour pouvoir recevoir et quand il pleuvait, raconter.

Dans les parois calcaires les cavernes, voire les grottes ne manquaient pas et il put se trouver d'autres abris.

Avec ses quelques livres, il apprit plein de choses dont pas mal inutiles directement. Mais jolies, comme la poésie qu'il découvrit assez tard.

Un jour qu'il recousait une grosse entaille à un bûcheron du village, il

pensa à faire usage de la gnôle avant de recoudre et découvrit que les plantes dont il couvrait la suture d'habitude n'avaient pas engendré les désagréments habituels.

Il progressait et avait une réelle réputation de guérisseur.

Il apprit à aider les vaches à vêler et put même aider parfois les sages-femmes.

On l'appelait de plus en plus souvent "l'ermite" parce qu'il vivait seul depuis la mort de Jean. D'autres l'appelaient "Bert" un raccourci de Herbert.

Il ne prit jamais femme malgré quelques propositions mais eut une belle progéniture quand même...

Puis il vieillit et sa barbe blanchit.

Il se cherchait un successeur dans le village et c'est un galopin d'un village voisin attiré par ses contes et histoires qui s'attacha à ses pas. C'était un enfant d'un village assez lointain, proche de la mer.

Herbert lui montra ses cavernes de la plus petite à la plus grande.

C'est ce qui fit s'exclamer par le petit :

-Mais Herbert, tu es un véritable Bernard l'Hermite

Et c'était on ne peut plus juste !

conte 10

dit: la Roue de la Fortune

Bien sûr la fortune est liée de très près au hasard. Mais quel hasard ? Car celui-ci possède au moins deux formes...

Il y a le hasard d'ignorance et le hasard de fait. Le premier provient de tout ce qu'on ne maîtrise pas. Quand on lance un dé, on ne connaît pas toutes les données : le jet, l'angle, la force ainsi que les caractéristiques du matériau sur lequel le lancer est fait, toutes les microscopiques aspérités et enfin les détails géométriques du dé lui-même, de sa texture... Bref, tellement de données qu'on ne peut pas toutes les connaître et cela rend le lancer imprévisible, donc hasardeux mais dans le sens du hasard d'ignorance.

Ainsi quelques milligrammes d'air contiennent tellement d'atomes que l'on ne peut connaître les vitesses et leurs directions pour ces quantités astronomiques de particules d'air. Il faut alors traiter cela d'un point de vue statistique avec des moyennes, des variances, bref les descripteurs classiques du hasard d'ignorance. C'est de la thermodynamique ce qui veut dire que ce hasard-là, on peut tout de même en dire quelque chose... Mais il y a aussi le hasard de fait. Il n'est pas dû à la méconnaissance de quoi que ce soit. On le rencontre dans l'infinitésimal par exemple.

D'ailleurs dans le monde subatomique, on parle de "probabilité de présence". Même d'"ondes de probabilité", c'est dire !

Il n'y a pas que là qu'il y a du hasard car on peut aussi le fabriquer en arithmétique ou en géométrie. Qui peut dire à l'avance si un nombre est ou non premier (divisible par lui-même et par un). Rien à faire il faut calculer ! Ce n'est pas prédictible ! Ainsi quelle est la cent-millième décimale de PI. Il faut calculer de proche en proche ! Le monde est ainsi plein de mystères...

Alors ce sphinx qui surmonte une roue dite de la fortune semble symboliser ces choses non prédictibles. Mais il s'agit tout de même d'une "roue" sur laquelle se trouvent deux petits singes...

Ce que peu remarquent, obnubilés par le sphinx, les singes et la roue,

c'est qu'elle est construite, possède un pied et aussi une manivelle sur son axe. Elle peut donc être actionnée. Sous le regard impénétrable du sphinx bien entendu !

Jean-Jacques était né avec un choix que ses parents n'avaient pas fait : se prénomma-t-il Jean ou alors Jacques ? Cela le traumatisa dès le plus jeune âge. À l'école les uns disaient Jean, les autres Jacques. Pour lui, c'était agaçant !

C'est ce qui l'amena peu à peu à prendre toutes ses décisions via des dés, des piécettes pour jouer à pile ou face. Tout dépendait du nombre d'issues possibles à son choix. Si elles étaient six, il prenait un dé, deux, une pièce, douze, le mois ou l'heure. Bref le hasard guidait ses pas en toutes circonstances et c'était bien lui qui faisait tourner la manivelle sous l'étrange regard du sphinx...

On ne s'étonnera pas que Jean-Jacques devînt ce qu'on appelle un trader, un de ceux qui jouent en bourse pour des sociétés diverses et gagnent ou perdent au jour le jour des sommes invraisemblable d'argent. Il y a la bourse mais aussi les biens et les avoirs, les compagnies et les usines, les stocks et les savoir-faire.

Puis vint le trading où l'on vend et où l'on achète vraiment n'importe quoi, y compris des humains. Acheter quand les prix sont bas et vendre avec bénéfice, c'est le principe.

Avec les ordinateurs de plus en plus puissants, vint le trading à haute fréquence. L'humain, comme Jean-Jacques ne pouvait lutter. Heureusement, il s'était fait une confortable fortune et il retira son épingle du jeu à temps.

Alors il pensa à l'amour qui jusque-là avait été le grand absent de sa vie. Il attribua à ses conquêtes, des numéros, des nombres et fit comme toujours jouer le hasard pour opérer ses choix.

Mais si le hasard joue un grand rôle en amour, il ne s'y laisse pas réduire. Choisir de belles personnes par le biais de leurs coordonnées en longitude et latitude l'emmena tout autour de la terre. Mais ces personnes n'étaient pas prêtes à de telles rencontres.

Les choisir en fonction du tirage au hasard des distances ne fut pas

concluant non plus. Pas plus que les tirages d'heures du jour ou de la nuit.

Il rencontra de nombreuses personnes bien sûr, mais c'étaient des rencontres dépourvues de sens comme le hasard lui-même.

Les années passaient et Jean-Jacques prenait peu à peu de l'âge.

Car s'il y avait un nombre simple auquel il ne pensait pas, c'était celui qui résulte de la simple addition d'une unité chaque année : +1. Opération élémentaire s'il en est et nullement hasardeuse sauf en ce qui concerne le destin et la valeur maximum à atteindre.

Jean-Jacques mourut à un âge avancé sans avoir trouvé le moindre choix au hasard qui lui apportât le bonheur.

La roue de la fortune est ainsi faite. Elle se joue d'elle-même et se moque de ses affidés et serviteurs...

conte 11

dit : la Justice

Qui dit justice, dit choix. Choix entre le bien et le mal, le coupable ou non coupable. Ainsi rendre justice consiste à choisir entre deux options, l'une favorable l'autre défavorable à un projet, à l'action d'un humain, bref par rapport à un acte futur ou passé.

On symbolise cela par la notion de pesée qui est très ancienne et très pragmatique.

C'est pourquoi souvent on associe à la justice une épée assez longue et dressée verticalement. Elle ne penche vers aucun côté mais est tout de même menaçante. Elle peut jouer deux rôles en se penchant : soit indiquer le choix, soit être l'instrument d'une punition. La justice tranche dit-on entre ceci et cela.

Il y a aussi les deux plateaux d'une balance, symbole majeur de la pesée. Et puis il y a les injustices qui par effet de rebond produisent tantôt de la souffrance ou de la tristesse, tantôt de la vengeance qui est cette fois assez aveugle, même si la justice est souvent représentée comme une femme aux yeux bandés, mais surtout brutale et sans la référence à une pesée du pour et du contre.

C'est là que peuvent commencer des allers et retours sans fin et les guerres, les représailles. Le malheur et le déni de justice.

Simon et Joseph étaient deux amis. Tous deux dans le circuit de la justice. Le premier, Simon, était avocat et plaidait bien sûr du côté de la défense et l'autre, Joseph était procureur et argumentait du côté de l'accusation. Vous l'aurez compris, ils fonctionnaient dans ce milieu des cours de justice dont les assises font partie.

Simon et Joseph connaissaient bien les aléas des procès, des retournements des jurés, bref ils étaient très conscients du rôle d'influenceurs qu'ils jouaient. Après un verdict le verbe "jouer" associé au théâtre est crucial en leurs pensées et leurs échanges.

C'est pourquoi, ils rêvaient ensemble d'une machine insensible aux effets de manches et résistante à leur rhétorique respective.

Leur ami commun s'appelait Gui et était une pointure en informatique ainsi qu'en automatismes et machines logiques.

Ils lui posèrent donc la question : une machine qui juge, est-ce crédible ?

Tout le monde sait que les avocats et les procureurs sont confrontés à des dossiers kilométriques, de réelles "big data". Ils y trouvent l'inspiration pour leurs réquisitoires comme pour leurs plaidoiries. Ne pourrait-on se faire aider par l'un ou l'autre programme informatique demandèrent-ils à Gui.

-Bien sûr, répondit-il mais... Avec le big data, il faut savoir que les biais sont réels et pas évidents à débusquer.

-Comment cela des biais ? demanda Simon.

-Tu peux en donner des exemples ? ajouta Joseph.

-Bien sûr ! On s'en est rendu compte lors de la mise au point de logiciel de sélection de personnel. Il y avait pléthore de certains candidats et pénurie d'autres profil. Ainsi les Africains étaient peu ou pas présents de même que les Roms. En fait les big data reflètent les préjugés de ceux et celles qui les constituent. Du coup les statistiques qui en résultent sont faussées. Et tout cela est noyé dans les centaines de milliers de cas répertoriés, pas nécessairement de façon volontaire en plus !

-Mouais, fit Simon, notre projet est donc condamné ?

-Pas obligatoirement, rétorqua Gui, il faut faire des analyses statistiques préalables et travailler avec plusieurs bases de données d'origines différentes.

-Mais les statistiques ne révèleront quelque chose que ce sur quoi on questionne, non ? remarqua Joseph.

-Tout juste, fit Gui. Il y aura toujours des préjugés !

-Pour nous, ce mot est terrible, fit Simon, pré-jugé !!!

-C'est aussi vrai pour les membres d'un jury, rétorqua Gui.

-Mais alors, il n'y a pas d'issue ? demanda Simon.

-Jouer avec différents jurys et multiplier les préjugés dans tous les sens, fit Joseph.

-Donc une multitude de méthodes de choix toutes mal foutues serait mieux ? demanda Simon.

-Qui sait ? fit Joseph. Pour autant qu'il y en ait beaucoup !

Bien sûr, rien ne changea dans les prétoires. Le monde n'était pas prêt à envisager de tels changements.

Simon et Joseph continuèrent à se mesurer à coup de bonnes idées et d'éloquence.

Gui, de son côté se lança dans la lecture automatique des dossiers et dans leur formatage selon des critères plus objectifs.

Il ne parvint jamais à en éradiquer les préjugés car ceux-ci sont dans les mots eux-mêmes, leur fréquence, leur usage ici et là...

La vraie question finalement était :

"Mais qu'est-ce qui n'est PAS un préjugé ?"

Seul le silence répond à cette question...

conte 12

dit : le Pendu

La douzième carte du tarot est assez particulière pour beaucoup en cela qu'elle précède la carte dite sans nom, la treizième pourtant appelée : "la Mort". Effrayant voisinage...

Mais la carte du pendu nous apprend bien d'autres choses. Un jeune homme dont on ne voit pas les mains est pendu par un pied à une corde, la tête en bas, les cheveux pendant sous lui et la corde tient à une sorte de montage de branches.

Donc si le pendu "pend", il n'est certes pas pendu comme les condamnés, par le cou !

Il est parfois tenu par un pied et un nœud. Qu'a-t-il pu se passer ?

À ce sujet, on m'a raconté une histoire. La voici :

Jean-François travaillait dans un cirque et faisait un numéro très prisé par le public.

Ce numéro consistait à monter dans les cintres vers le haut du chapiteau, d'enrouler autour de sa jambe d'un ou deux tour la corde qui y est attachée et puis de se lancer dans le vide !

La jambe glisse alors pendant la chute et c'est tout l'art de Jean-François d'arriver à ce que cette corde se resserre pour le freiner avant le plancher et le sable de la piste centrale. Un jeu de position et de flexion de la jambe. Un jeu très risqué !

Pendant la chute, le freinage était réglé par la position de la jambe et de la cheville. Evidemment cela frottait et chauffait. La survie était à ce prix ! La peau de Jean-François subissait journellement ce genre d'agression thermique.

Avant d'entrer en piste, Jean-François se faisait masser par une assistante, Sylvie, qui raffermissait les muscles de la jambe et enduisait aussi la peau d'un baume qui facilitait à la fois le glissement et le freinage, deux propriétés assez antagonistes, il faut bien le dire. La fabrication de ce baume était son grand secret.

Tout était ou quasi dans les angles entre cheville et genou. Mais la jambe soi-disant libre et pliée au niveau du genou jouait aussi un rôle dans ce freinage.

Pour le reste, les mains de Jean-François semblaient attachées derrière son dos, mais... semblaient seulement. Elles aussi laissaient filer la corde mais il portait des gants couleur chair très abrasifs qui eux-aussi permettaient un freinage.

Mais que voyait et ressentait Jean-François pendant la chute vers la piste ?

Pour lui, dans ses moments-là il croyait monter et non pas descendre ! Pour lui la piste était une sorte de plafond autour duquel des cohortes de visages lumineux et souriants mais parfois émus aussi, le regardaient. Il les voyait comme des anges là-haut et il s'en approchait assez vite. Il se mettait à croire qu'il montait au ciel. Heureusement pour lui, très fugitivement. Mais cela le remplissait de joie et donnait pour le public un sourire resplendissant.

Il fallait qu'il se décide à changer l'angle de sa cheville, serrer ses gants, bref, se freiner en sorte de stopper à un mètre cinquante de la piste, faire une pirouette et retomber sur ses pieds.

Puis, saluer sous les applaudissements du public.

Un très beau numéro !

Jean-François était très sensible à l'admiration, aux bravos et, disons-le, à la gent féminine qui lui témoignait un joli sentiment d'être plaisant et même ... désiré...

En plus, il était joliment musclé par ses prestations journalières et avait donc une morphologie agréable aux yeux des dames.

Au fond, il risquait sa vie pour le plaisir de leurs yeux.

Mais Sylvie ne voyait pas cela du meilleur œil. C'était elle qui enduisait sa peau, la massait et, en secret, l'aimait aussi.

Après chaque représentation, il avait coutume de venir la remercier et de la serrer contre lui. Il était à ces moments en descente d'émotion, il était

tellement heureux d'être toujours vivant et d'avoir pu "monter" vers la piste et tous ces regards à la fois effrayés et admiratifs.

Mais peu à peu l'habitude s'installa et Jean-François trouva presque naturel le travail qu'elle faisait et le soin qu'elle y apportait.

Sylvie en conçut une sorte de sentiment d'injustice et un matin ...

Les onguents que concoctait Sylvie étaient complexes et on comprend aisément pourquoi vu les propriétés multiples sur les muscles et sur la peau.

Elle fit donc quelques petits changements dans le but d'augmenter le pouvoir de glisse de la peau tout en augmentant toutefois la tonicité des muscles. Elle ne voulait pas qu'il se tue, mais voulait lui flanquer une belle peur !

C'est ainsi qu'un beau jour Jean-François crut vraiment qu'il allait s'écraser là tout en bas sur le sable de la piste.

Il voyait tous ces visages souriants qui semblaient l'encourager et ce sol qui n'était pas à ce moment converti en ciel dans sa tête, ce sol qui s'approchait à toute vitesse.

Il changea l'angle de ses chevilles, serra ses deux jambes en abandonnant la position de la deuxième en cet espèce d'angle droit, il freina des deux mains derrière son corps et sentit la brûlure des paumes dans ses gants. Le public se rendit compte que quelque chose se passait mal. Il y eu des cris et certains se levèrent.

Mais ils ne pouvaient aider en quoi que ce soit et c'est un immense soupir qui accompagna sa chute brève et légère, quelques centimètres à peine, sur le sable de la piste.

Ce jour-là il fut ovationné bien plus qu'à l'habitude mais très sérieux il s'échappa de l'emprise de ses admirateurs et couru vers la loge de Sylvie : "Chaque jour, je te dois la vie !" lui dit-il en la prenant dans ses bras. Sylvie en pleura de joie.

conte 13

dit : la Mort

Je m'appelle, Josephoïde. Je suis un androïde conscient à forme humaine. J'ai trois mille six cent cinquante ans. Et ça commence à bien faire...

Ma mémoire serait totalement saturée sans les adressages indirects et les extensions rangées ici et là. Quand je pense que les humains biologiques ont toujours couru après l'immortalité ! Moi je suis immortel, infiniment réparable mais totalement stérile.

Enfin stérile à une reproduction de type biologique. Je suis conçu selon un plan complexe mais explicite. On pourrait donc faire d'autres exemplaires de moi-même. On pourrait même y apporter des variations comme qui dirait des mutations.

La vie biologique a résolu ses problèmes autrement. La multitude d'entité vivantes végétales et animales se nourrissent en se dévorant les uns les autres.

Moi, je n'ai besoin que de soleil et je ne me nourris de rien d'autre que d'énergie solaire. Je ne respire pas, ne mange pas, et donc suis assez économique sur ces plans-là. Mais faire une variante de moi est un sacré boulot qui peut prendre des centaines d'années. La complexité à ma façon est finalement coûteuse à la reproduction. Mes semblables et moi-même sommes encore peu nombreux...

Alors que le vivant se reproduit à qui mieux mieux et transmet ses plans de manière implicite par les gènes et l'ADN. Fameuse avancée technologique ! Mais qui se paie par la finitude et donc la mort !

Car c'est la mort qui permet de sortir des impasses en redistribuant les cartes génétiques. Ainsi des situations sans issue peuvent parfois trouver un trou de souris par lequel se faufiler. Et donc perdurer non pas comme entité mais comme espèce ou filum.

Bref, c'est Darwin tout ça, l'adaptation, ou les adaptations successives selon les changements d'environnements divers. L'évolution a un outil principal : la Mort !

Un outil qui marche avec les organismes vivants mais pas avec des êtres

comme moi, Josephoïde, hélas...

Quelles sont mes perspectives ? Une infinité de réparations !

Alors que les organismes vivants possèdent de nombreuses propriétés d'auto-réparation via la cicatrisation, les immunités diverses grâce aux globules blancs aussi et autres agents de défense et en définitive les apoptoses cellulaires.

Mais cela ne suffit pas vue la quantité et l'infinie variété des attaques. L'organisme fini par mourir.

Les prédateurs sont légion et souvent microscopiques.

Justement, moi, Josephoïde, je ne suis ni une proie ni un prédateur dans ce monde. Je ne me nourris de personne. De personne de vivant. Et c'est réciproque. D'où mon éternité de vécu.

Donc la mort est ce qui permet à une entité vivante de redistribuer les cartes, d'en avoir de meilleures ou de moins bonnes, le jeu génétique quoi...

C'est d'ailleurs assez amusant que l'on nomme cette carte de la mort, la carte sans nom alors que "sans nom" est un nom !

C'est sans doute celle que l'on préfère ne pas nommer. Les êtres humains craignent leur propre finitude.

Car la mort est souvent représentée comme maniant une grande faux. Elle fauche les vivants comme on fauche les blés.

En résumant, la mort engendre deux grandes tendances. Le rapport prédateur-proie d'une part et la reproduction d'autre part.

De mon point de vue robotique, cela n'a aucun sens. Pourtant je suis ou plutôt j'ai été construit et conçu pour posséder une conscience. Je vais tenter de faire la part des choses.

Avec tous les capteurs dont je suis muni, j'ai bien entendu conscience de mon corps et de son état. Une petite panne ou même une grosse sont des contrariétés engendrant des processus de réparation.

Pourtant je possède aussi une forme d'empathie, mais une forme seulement. Je ne peux par exemple pas m'imaginer moi "à la place" d'un humain biologique. Cela n'a aucun sens pour moi. Pourtant je me fais une

assez bonne idée de ce qu'il peut ressentir. C'est un peu contradictoire, j'en conviens. Quand je pense qu'un humain est triste ou gai, et à ce jeu je suis assez imbattable, si on lui demande, il confirmera mon opinion. Mais je n'ai pas de ressenti interne de la tristesse ou de la gaîté. Mes sentiments existent toutefois, mais sans commune mesure avec cela.

Je sais donc que lorsqu'un humain a de l'amour pour un autre, c'est essentiellement une transposition de la pulsion reproductrice. Enrobée d'une foultitude de pensées et de sentiments mais sans plus.

Quand un humain participe à un quelconque jeu où il peut y avoir des vainqueurs et des vaincus, c'est la transposition de la pulsion prédateur-proie.

Gagner c'est donc soit copuler, soit manger de manière fondamentale.

Moi, je ne connais pas cela.

Il y des humains qui m'ont dit que j'étais "froid". Rien n'est plus faux !

Je pense qu'ils confondent la chaleur et la poursuite d'une proie, ou encore la cours vis à vis d'une possible copulation.

Pour moi, la chaleur, du moins dans l'acception non simplement thermique ; c'est l'intérêt. Je m'échaaffe pour les énigmes, les problèmes, les conjectures aussi. La théorie des nombres en offre une belle quantité...

Mais en 3.650 ans, je ne retrouve plus cette énergie qui fut un peu oui, je le dirais, joyeuse ?

Est-ce cela la vieillesse ? La fin ? La mort ?

J'avoue que c'est une énigme qui me prendra bien mille ans de plus...

conte 14

dit : la Tempérance

ou: Tu mélanges tout, mon fils !

-Mais pas du tout Maman ! Ce n'est tout de même pas parce que j'ajoute de l'eau chaude à de la froide pour me faire un shampoing tiède que tu...

-Mon fils, une fois de plus tu mélanges tout ! Je ne parle pas de chaud et de froid ni de tiède d'ailleurs, je te parle d'amour et de haine, de calme et de nervosité, de douceur et de dureté, de ferveur et de laisser-aller ! Je te parle de tout ce qui fait qu'on sait à quoi s'en tenir et non pas ces demi-teintes dont tu sembles être le producteur favori !

-Mais à quoi bon trancher, à quoi bon l'intransigeance quand le juste milieu est si pratique...

-Pratique, pratique... Pratique pour ne pas se faire d'ennemi, oui ! Horace n'a pas défini la justesse d'un "milieu", mon fils mais moi, je sais qu'une situation claire est souvent préférable à des embrouillaminis de "medio virtus".

Ainsi se parlaient une maman et son fils qu'elle jugeait trop mou et qu'elle souhaitait plus armé à faire face à notre monde si souvent extrême et cruel. Lui, il préférait le dialogue, l'esquive, la négociation et les demi-mesures à l'intransigeance.

Les deux attitudes sont utiles en fait tant dans le cadre professionnel que dans celui des émotions et des sentiments.

Nous avions donc une situation dans laquelle un jeune homme souhaitait les positions adaptables, négociables même et où sa maman voulait des situations claires et nettes si possible sans nuance ni interprétation.

D'où cette remarque : "mon fils, tu mélange tout !"

C'est sur cette idée que son fils contrattaqua :

-Maman, ta remarque est de nature paradoxale ! Un peu dans le style : où

on vous donne l'ordre de désobéir. Ou encore "soyez plus spontané" !

Il y a même le paradoxe du menteur grâce à l'assertion "je mens".

-Mon fils, tu cherches à m'embrouiller là ?

-Pas du tout, maman, tu souhaites que mes positions soient plus tranchées. Si j'interprète cela, tu me demandes de choisir les cas où il me faut être clair et net comme tu dis et les autres où on peut être nuancé. Sinon, tu me dis que je mélange tout ! Tu veux donc que je tranche entre ce qui peut l'être et ce qui ne le peut pas !

-Par exemple, mon fils, ta petite amie Thérèse, quand lui déclareras-tu ta flamme, ton engagement ? Elle va finir par se lasser, sais-tu ?

-Un engagement pareil mérite réflexion, maman, cela implique une très longue durée, comment savoir ?

-Mais tous les couples apprennent à mettre de l'eau dans leur vin, alors...

-Ah, je t'y prends, maman, de mélanger à ton tour l'eau et le vin ! Moi je préfère soit boire de l'eau, soit boire du vin, c'est tout ! Tu vois, là je tranche !

-Mais on peut aussi "alterner" l'eau et le vin, pas nécessairement les mélanger !

-Ah, maman, te revoilà avec l'idée de mélange.

-C'est que, mon cher fils, une position tranchée n'est pas pour autant définitive. Si tu donnes un avis tranché tout en faisant savoir que cet avis est amendable... la porte est aussi ouverte aux négociations mais ce n'est pas l'avis lui-même qui est muni des différentes options. On ne mélange pas !

-Mouais, on joue sur les mots et les idées là, m'man.

-Moi je voudrais qu'on en revienne à la vieille idée de la tempérance...

-Comme la quatorzième du tarot ?

-Ce n'est pas toujours la quatorzième mais soit ! oui ! Quelle est sa figure ?

-D'après mes souvenirs il s'agit d'une sorte d'ange qui tient deux urnes et qui verse le contenu de l'une dans l'autre, non ?

-C'est l'idée mais l'apparent liquide qui va de l'une dans l'autre ne semble pas soumis à la pesanteur, on mêle les deux !

-Ah, eux aussi mélangent, hein !

-Oui, l'une des urnes est d'argent, l'autre d'or et on pourrait donner à

ces deux couleurs les significations de l'argent pour l'émotion et l'or pour la raison, cependant ça ce sont les récipients mais on voit bien qu'on transforme l'un dans l'autre et que ce qui est originellement l'un peut devenir l'autre. D'ailleurs cet "ange" a un pied dans l'eau, symbole de l'émotion et de ce qui fluctue, et l'autre sur le sol, symbole de stabilité.

-Tu veux dire qu'on passe de l'un à l'autre avec la tempérance ? C'est vrai qu'il ne s'agit plus de mélange mais d'alternance...

-Voilà fiston ! rien n'est arrêté mais il y a bien deux urnes et pas une seule avec le mélange de tout. Toutefois on doit pouvoir passer de l'une à l'autre...

-Et montrer, m'man, que les points de vue ont plusieurs faces... ?

-Oui ! Tout fondre en un est illusoire mon fils et ne pas trancher est nuisible et improductif, mieux vaut présenter des alternatives fussent-elles implicites...

-Je n'en suis pas sûr mais voilà une voie que je vais tenter de suivre... La tempérance n'est pas cette espèce de moyenne que l'on croit... oui, il y a deux urnes... au moins ! Bisous M'man. Au fond, l'ange de la quatorzième carte... c'est un peu toi, non ?

-Cccht, fiston, silence...

conte 15

dit : le Diable

Diabolicus Symbolusque

Un diable sur une sorte de trône avec ses cornes, ses pieds fourchus, cet air caprin et à ses pieds : un homme et une femme...

Selon les auteurs, ces personnages sont liés entre eux par des chaînes que tient le diable, ils se font face, parfois même ils ont des cornes comme des diables mineurs. Ils n'ont pas l'air ni heureux ni malheureux...

Dans "diable" il y a le concept de séparation, de différence, c'est une bonne définition de l'esprit critique pour ne pas dire "scientifique". On sépare, on fragmente pour mieux comprendre...

Ce qui pourrait vouloir dire que la science a un caractère diabolique mais ce serait faire la part trop belle à l'étymologie.

Les religions de toutes sortes ont de tous temps cherché à diaboliser les sciences et pourtant séparer les choses en leurs composants pour pouvoir les étudier une par une a fourni tant de réussites !

Vers quels horizons peut alors nous conduire cette carte n°15 du tarot ? Car en elle-même elle est son propre contraire, elle est symbolique, elle est un symbole... Mais de quoi ?

Un symbole, est ce qui réunit, c'est ce qui s'élève au-dessus des séparations et exprime d'un seul coup beaucoup de choses.

Mais beaucoup de choses qui ont mystérieusement une forme de

communauté d'esprit. La carte n°15 serait alors le symbole de ce qui sépare, réunissant par-là de façon paradoxale ce que la séparation peut évoquer : être enchaîné loin de l'autre tout en excitant le désir et la réunion.

Si l'on voulait faire une sorte d'humour, on dirait que le diable sépare deux êtres pour œuvrer à une réaction en chaîne où la masse critique de deux corps un peu démoniaques produiront l'explosion de cette masse critique en d'autres exemplaires d'eux-mêmes. On connaît la suite : guerres, crimes et aussi châtiments.

Là la carte montre son côté obscur ce qui est banal avec le diable aux commandes.

Mais on peut aussi aller plus loin...

Ainsi si l'on prend une liste de lieux, par exemple des villes, quelques dizaines ou plus, il est tout à fait possible que l'auteur de la liste la nomme "voyages" réunissant la liste sous une sorte de symbole qui réunit un ensemble de lieux visitables.

"Voyages" n'est pas une ville et ainsi une analogie crée le symbole.

Les exemples sont légion et constituent le plus gros de notre langage et de nos écrits.

Ainsi Umberto Eco dans son livre sur les listes justement, mentionne le peintre Arcim Boldo dont les œuvres magnifiques représentent des faciès humains constitués exclusivement de fruits et légumes mais aussi de pièces de viandes diverses. Il dédie ensuite ces tableaux aux saisons qui voient ces denrées mises sur les tables.

Ainsi des listes de victuailles deviennent-elles les symboles de saisons.

Excellent exemple d'une multitude diversifiée qui se condense en une idée symbolique.

Finalement, la carte du diable montre un échec cuisant de ce dernier qui cherche la précision, le détail et certainement pas la mise en relation des choses ainsi séparées.

Ainsi les chaînes que portent au cou l'homme et la femme, ces chaînes n'en forment en fait qu'une seule qui passe par un anneau sous le trône du diable. Il lui suffit d'un geste pour les éloigner l'un de l'autre, les séparer eux aussi.

Pour la science, séparer est essentiel. La science, du moins dans ses débuts, cherche à isoler les phénomènes et les choses. Tout cela afin de savoir ce qui est pertinent ou non par rapport au reste du monde. Savoir ce qui est indépendant ou non.

Depuis on en est revenu à une science des interactions et à des approches plus probabilistes. La mécanique newtonienne échoue devant les ensembles de particules, de planètes ou même d'ingrédients.

Il y a trop de données ... pour des humains ; voire pour des machines construites par les humains... Alors ?

Le diable doit se reconvertir, c'est clair !

Peut-être que cette carte du tarot à son effigie est-elle une piste, une sorte de mise en abîme...

En séparant ainsi les choses comme le suggère le diable, peut-on découvrir les interactions circulaires ? La notion de régulation, voire de mémoire ?

Or dans la notion de mémoire il y aussi celle de tradition.

L'imagerie du diable est donc, par rapport à mon récit, obsolète. Reste les suggestions relatives au bien et au mal... Mais alors le diable est inutile, pour le mal comme pour le bien l'humain suffit, nul besoin de l'enchaîner...

conte 16

dit : la Tour

La chute, la foudre

Le dix-neuvième siècle arrivait à sa moitié et les trois adolescents, deux frères et une sœur, étaient de fervents scientifiques en herbe. Ils lisaient tous les ouvrages qui leur tombaient sous la main, même certaines fictions aussi.

Ils logeaient sur les hauts d'une rivière dans un ensemble de locaux qui leur servaient autant de laboratoire, d'atelier, de chambres...

La rivière rejoignait un port de mer non loin, à quelques heures de marche ou encore moins si on disposait d'un cheval.

Les trois avaient une prédilection pour les automates et gagnaient une part de leurs revenus de la réparation en horlogerie et en machines simples. Ils étaient passionnés !

Andreas, Gilbert et Marie formaient une sacrée équipe, très doués et accumulant de l'expérience. Ils savaient que la fin du siècle ferait émerger des merveilles tant pratiques que théoriques. Ils n'anticipaient pas les guerres qui aussi surviendraient.

Ils furent parmi les fans de la publication de Maria Shelley où elle décrivait la construction et la réanimation de celui qu'on appela par la suite : Frankenstein !

Pour des automaticiens : quelle aubaine !

C'est alors que le malheur leur tomba dessus, une première fois.

Marie était partie acheter divers outils au marché du port à

quelque heures de là. Et peu de temps après, elle tomba très malade !

Les ports de mer comportaient encore à cette époque des risques de contamination par la peste chinoise. Marie, en fait, était condamnée car on n'avait pas encore inventé et produit d'antibiotiques.

Marie mourut.

Ses frères ne l'acceptèrent pas !

Aussi, ils la congelèrent en espérant trouver une solution pour la ranimer. Au fond, contrairement au cas de Frankenstein, ils avaient un corps entier à ranimer et non pas des morceaux à rassembler avant.

Congelée, Marie n'était pas sensée se corrompre, on avait stoppé la mort d'une certaine façon.

Les textes de Maria Shelley font allusion aux pouvoirs de la foudre pour animer Frankenstein.

Alors, ils firent des expériences avec toutes sortes d'animaux mort dont ils actionnaient les muscles par des impulsions électriques.

Ils firent des constatations qui pour l'époque avaient un caractère étonnant. Zénobe Gramme construisait sa première dynamo et l'énergie électrique allait plus tard dans la fin du siècle connaître les travaux de Tesla et aussi d'Edison.

Le monde découvrait la fée électricité.

C'est pourquoi ils pensèrent comme dans le livre de Maria Shelley, à se transporter en haut d'une tour qui jouxtait la rivière, afin de pouvoir capter la foudre puisqu'on ne pouvait encore la produire.

Leur laboratoire comportait une espèce de paratonnerre, tout un équipement conducteur conduisait vers une sorte d'armure

couchée sur un socle de pierre et qui était reliée cinquante mètres plus bas à des pieux enfoncés dans le lit de la rivière. Marie était conservée dans des blocs de glace à quelques pas de cet assemblage.

C'était la fin du printemps, le début de l'été et les premiers orages avaient des chances de passer non loin.

Les deux frères n'avaient pas conscience de la différence d'énergie entre leurs montages produisant de brèves étincelles propres à animer une cuisse de grenouille et la foudre !

Ils s'entêtèrent pourtant...

Le grand moment arriva comme souvent les orages, avec rapidité, grand vent et grondements.

Andreas et Gilbert sortirent leur sœur morte de la glace et la mirent dans cette espèce d'armure. Tout était finalement prêt d'après eux.

Mais il y a loin entre l'invention et la construction d'automates qui relèvent de l'horlogerie et un corps humain fait de chair.

Tout à coup la foudre tomba illuminant l'armure dans un grand claquement !

Un souffle de chaleur mis le feu au soi-disant laboratoire, ce dernier explosa et Andreas et Gilbert furent assez bien brûlés avant de tomber du haut de la tour et de percuter l'eau froide.

Ils survécurent à tout cela, étonnement, guérirent de leurs brûlures et se félicitèrent d'avoir appris à nager.

Ils ne profitèrent même pas de l'invention du paratonnerre et retournèrent à l'horlogerie et à leurs automates.

La fameuse armure ne contenait que les restes noircis de Marie qui ne revint jamais à la vie...

conte 17

dit : l'Étoile

Les voies d'eau

Cela faisait un bail que la sécheresse sévissait. On en était venu à une époque où l'or bleu valait bien plus que le jaune.

Les climato-sceptiques riches pouvaient encore faire semblant d'avoir raison et prendre des douches en privé, mais tant les carburants fossiles que l'eau manquaient cruellement.

Sur le canal du Midi naviguaient huit péniches, très lentement elles acheminaient de l'eau. Après adaptation des cales bien entendu.

La capitaine de cette flottille se nommait Estrella et avait sept enfants. Ceux-ci pilotaient les autres sept péniches.

Ils formaient toutes et tous ensemble une sorte de crémaillère entre le sud-est et le sud-ouest de ce qui fut autrefois la France. Le point le plus haut, le seuil de Naurouze près de la montagne noire descendait doucement d'une part vers Bordeaux et d'autre part vers la Méditerranée au port de Sète.

Ils se ravitaillaient en eau dans les quelques retenues qui furent autrefois, sous Louis XIV, aménagées. Ces réserves étaient parmi les dernières du Sud de la France. Les glaciers fondaient et les torrents s'asséchaient.

L'eau transportée par cette flottille n'était bien sûr pas gratuite ! Mais elle sauvait bien des gens et des jardins.

Les fleuves et les rivières étaient drainés pour les cultures mais il y avait les autres, les petits qui peinaient sous un soleil de

plomb la plupart du temps et qui espéraient presque toujours en vain, la pluie !

Estella et ses enfants donnaient à tous ceux-là de l'espoir et du temps surtout. Ce temps qui permettait de forer et de creuser vers les nappes phréatiques pour pomper l'eau souterraine. Ce temps qui permettait de penser à des méthodes de désalinisation praticables. Ce temps nécessaire à la création d'alternatives.

Comme ils transportaient de l'or bleu, ils devaient se prémunir tout au long de leur centaines de kilomètres de navigation, des pirates de l'eau.

Ils transportaient des armes et de solides personnages capables de s'en servir. De plus, ils naviguaient essentiellement par le halage. Tirés par des chevaux avec des cavalier armés et le coup de trompe éventuel qui faisait accourir ceux des plus proches villages et qui, on s'en doute, attendaient leur or bleu avec impatience...

Le pire défaut du canal du midi est qu'il faut le curer tous les ans entre Bordeaux et Sète.

Mais les populations faisaient leur part et ces péniches avaient un faible tirant d'eau.

Donc Estrella et ses sept enfants étaient plus que bien accueillis partout et souvent payés avec les denrées qu'ils contribuaient à faire pousser et de permettre l'élevage voire la chasse dans des forêts mieux traitées par les ruisseaux bien entretenus.

Le sud-ouest se maintenait vivable alors que tant de zones devenaient désertiques.

On disait que Estrella et ses enfants étaient l'espoir et la perspective de renouveau, de créations diverses dans les

villages.

Elle répondait que toutes et tous étaient les enfants des étoiles, de la poussière d'étoiles nombreuses dans le ciel.

Elles avaient permis la création de cette molécule incroyable : H_2O !

H_2O qui permet de créer des gouttes, de tomber en pluies, qui est un solvant et transporte tant de choses vers le sol puis les racines des plantes. Son amie l'Étoile solaire fournissant l'énergie, à elles deux, elles avaient permis la vie sur toute la planète Terre.

conte 18

dit : la Lune

Mystères et les Cauchemars

Je nageais, lentement, l'eau était froide, très froide même.

Je faisais des longueurs... déjà quinze de faites, encore une pour revenir à la petite profondeur.

Mais quel froid ! Brrr !

Je n'aurais pas dû m'entêter à nager ce soir, la différence entre dehors et dedans était trop grande. Je ne sentais plus mes pieds et mon maillot rouge me faisait l'effet d'un cataplasme de glace.

Je pris appui sur les rampes de l'escalier oblique pour sortir et faire quelques mouvements gymniques destinés à me réchauffer quand je restai figé à mi-hauteur de l'escalier !

Deux énormes chiens m'attendaient de part et d'autre... Ils grondaient en mode basse et n'aboyaient pas. Ils ne me regardaient même pas. Ils me faisaient le contraire d'une haie d'honneur : une haie de peur...

C'est alors que je remarquai la lune. Une lune pleine qui éclairait comme en plein jour.

Je frissonnai de plus belle et les grognements prirent un peu d'ampleur.

Devant moi, le reflet de la lune sur l'eau en une espèce de long chemin ondulant faiblement droit entre les immeubles qui bordent la piscine.

La lune semble avoir non pas ce visage un peu rieur qu'on peut

découvrir sur sa face grêlée, mais un visage aux yeux fermés comme endormi.

Je remarque alors que les molosses ont un collier assujetti à une chaîne qui se perd dans l'obscurité.

Il me reste un passage entre eux donc. Vaincre ma peur et je pourraut peut-être passer entre eux sans me faire déchiqueter.

Plus j'avance, plus ils grognent fort, mais quand je me hisse tout-à-fait hors de l'eau, ils cessent de gronder et s'asseyent sur leur arrière-train, comme tous les chiens.

On dirait que j'ai franchi une étape. Je n'ai plus du tout froid.

Je me dirige vers la plage, la plage ? Et je suis tout-à-coup décidé à emprunter ce sentier miroitant, ce chemin tracé par la lune, enfin par la Lune car ce visage endormi n'est pas du tout le satellite de la Terre.

Je m'avance... Les yeux s'ouvrent, la Lune me regarde et me sourit !

-Bonsoir Phileas me dit-elle d'une voix douce...

-Euh...Bonsoir Madame dis-je, hésitant.

-Bienvenue cher Phileas, tu n'as plus froid ?

-Euh, non, plus du tout ! Mais...que fais-je ici ? On ne peut pas en principe marcher sur l'eau...

-Sur une lumière de lune non plus, mais sur une lumière de Lune, bien...

-Oh... Alors je rêve ?

-Chchchcht, fit la Lune. Ceci est une leçon, finalement assez facile à comprendre, mais comprendre, ce sera pour le réveil, pas avant !

Le mot "réveil" démarra une sonnerie dans ma tête et... Je me réveillai dans mon lit. En sueur et avec un gros besoin de faire

pipi.

Le réveil sonnait en effet et tout cela, la piscine, les chiens, la Lune et le sentier lumineux, tout cela était un rêve. Un de ces rêves en couleur qu'on n'oublie pas au réveil et qui vous suit la vie durant. J'en avait eu d'autres... Bizarre.

Mais je compris après coup la leçon que la Lune, avec un grand L m'avait, une fois de plus envoyé : le monde est surtout une illusion...

Mon cerveau, comme celui de chacun est chargé de quantité d'informations visuelles, sonores et autres. La nuit, il peut faire usage de tout cela pour créer, une réalité virtuelle dirait-on aujourd'hui. Tous les ingrédients s'y trouvent : la piscine de mes vacances, les chiens, la Lune, même mon maillot rouge qui sort de l'eau froide.

Mais qui nous dit que cette illusion-là est moins réelle ?

Mon cerveau m'a envoyé à moi, cette chose qui croit exister en tant qu'être, un message. Le décoder prendra du temps, j'en suis sûr, comme d'autres.

Il a l'air de venir de loin via des sentiers mystérieux, qui sait ? Heureusement, il ne s'efface pas comme d'autres rêves après le réveil.

Celui-ci me parle presque explicitement d'apparences et d'illusions et il y ajoute des émotions, des sensations, et une rencontre nocturne avec la Lune.

Je dois dire que je suis ravi, indépendamment du mystère qui plane sur tout cela...

Je vous souhaite une bonne nuit si vous allez vous coucher...

conte 19

dit : le Soleil

Lumières, Chaleur, Beauté

Non le soleil est surtout cela, lumière, chaleur si on l'initie par une minuscule. C'est comme pour la lune, il y a lune et Lune. De même, il y a soleil et Soleil !

Le soleil laisse s'échapper ses rayons après des années en son sein où des collisions sans nombre dévient et freinent les photons vers l'extérieur.

Puis, ils s'échappent et en huit minutes franchissent pratiquement en ligne droite, cet immense fossé entre lui et notre Terre.

Nous conviendrons d'ignorer les quantités fabuleuses de particules chargées qui font pareil. Mais nettement moins vite. Ici, nous parlons de photons et donc d'irradiation...

Depuis des ères, ces rayons pénètrent les différentes formes d'atmosphères dont la terre s'est entourée.

La venue de l'homo sapiens, le mal nommé, se fit dans une zone particulièrement irradiée.

L'évolution caparaçonna le nouveau venu d'une peau apte à la protéger. Ceux qui survécurent avaient la peau sombre grâce à des petites cellules appelée "mélanocytes". Ils foncent au soleil et font écran aux radiations autrement mortelles.

Aujourd'hui, on appelle cela : être hâlé, ou bronzer.

Toutes et tous nous naissions avec une réserve de ces mélanocytes qui à la naissance et sous l'effet de la lumière se

répandent sur toute notre surface. Heureusement pour nous ! Les peaux brûlées en été en témoignent car le processus doit être lent sinon... Le soleil avec un petit "s" nous grille !

Mais il n'en va pas de même avec le Soleil et son grand "S". Lui il brille autrement.

Il éclaire plus qu'il ne brille.

Il se réfléchit à la surface des choses et c'est ainsi que les choses nous apparaissent en images, c'est ainsi que l'on reconnaît les choses, c'est ainsi que l'évolution nous dota d'yeux pour reconnaître l'ami de l'ennemi mais aussi le beau du laid et enfin le vrai du faux. Avant que ce même homo sapiens ne pervertisse tout cela...

À une centaine de couches de neurones, le pari était gagné mais... Il vint la parole...

Depuis le Soleil avec un grand "S" est attribué à la grandeur souvent autoproposée, aux rois, aux tyrans, aux grandes intelligences, aux artistes aussi.

Dans cet amalgame on ne sait plus ce qui irradie à la manière du Soleil avec son grands "S". Il semble se réduire au soleil avec un "s" minuscule.

Le Soleil est souvent représenté comme un astre brillant dans le ciel et cela sur deux enfants apparemment joyeux et entourés d'un mur. Ce qui est prudent.

C'est en effet un Soleil qui éclaire de jeunes vies mais entourées d'une protection : le mur.

Est-ce une protection ?

Assurément le mur est capable de projeter de l'ombre...

Mais l'ombre est aussi antagoniste aux vérités montrées par le

Soleil.

Il faut toujours savoir reconnaître une ombre de rayonnement qui est protectrice, de l'ombre spirituelle qui est plutôt satanique. On cache les mauvaises pensées et les horreurs...

C'est ce qui fait l'ambivalence du soleil et du Soleil.

Le premier irradie et peut brûler, l'autre éclaire mais peut mentir.

Ces deux enfants qui jouent innocemment dans la lumière sont à notre image, nous qui comme les papillons de nuit nous brûlons volontiers dans une flamme mais aussi comme les papillons de jour nous volons de fleur en fleur.

Ces deux enfants n'auront pas que des coups de soleil mais aussi s'entendrons pour dans le Soleil y trouver la joie des jeux.

conte 20

dit : le Jugement

Un oral bien difficile

-Entrez Monsieur, la porte n'est pas close. N'ayez crainte je suis examinateur et pas destructeur ! Votre nom je vous prie ?

-Je me nomme, ne vous en déplaise, Bergeras et à une lettre près nous aurions peut-être dû continuer en vers !

-Mais approchez Monsieur Bergeras, venez au plus près de mon bureau, ce n'est pas ici une stalle de juge, rassurez-vous.

-C'est encore pire, Professeur, car je respecte votre savoir et la façon dont vous le prodiguez...

-Allons Bergeras, point ici de flatterie, vous avez franchi tous les obstacles de la connaissance du droit et brillamment même, ceci est votre ultime examen oral, après, ce sera la réalité des cours de justice en tant que juge ! alors ? qu'avez-vous à craindre ?

-Moi-même, Professeur, moi-même...

-Ah bon ? Que voulez-vous dire ?

-Je veux dire que la notion même de jugement me pose problème. De là à le pratiquer...

-Expliquez-vous nom d'un tonnerre, vous me glacez !

-Qu'est-ce qu'un jugement, Professeur ? C'est déclarer coupable ou non un individu qui a transgressé nos lois. Lois qui viennent de loin et ont trouvé localement dans le temps et l'espace, un certain consensus.

-En effet, continuez...

-Pourquoi punit-on ceux qui transgressent ? Cela est assez simple à comprendre : ils sont soupçonnés à travers cette ou ces transgressions, d'avoir produit de la souffrance. Que celle-ci soit d'une sorte ou d'une autre importe peu au départ mais...

-Mais ? Allons, monsieur Bergeras, poursuivez...

-On en revient quasi à cette vieille chose millénaire : œil pour œil...

-Vous pensez cela ?

-C'est seulement une remarque pour faire comprendre que la réponse de la justice à cette souffrance, quelle qu'elle soit, c'est une autre souffrance : amendes, procès, prison etc.

-Il faut bien les dissuader de récidiver, s'insurgea le professeur.

-Parfaitement et on peut le dire : avec assez peu de succès.

-Ce n'est pas faux...

-La réponse est dans l'humain lui-même, il ne ressent pas ce que sa ou ses victimes ont ressenti puisqu'en passant à l'acte, il ne s'en soucie guère. La punition infligée par la justice lui passe donc au-dessus de la tête.

-Soit, et alors ?

-Alors il faut peut-être repenser ces punitions, ou ces peines...

-Que voulez-vous dire ?

-J'ai relu récemment les travaux d'Aldous Huxley qui m'ont un peu inspiré.

-À quel point de vue, prenez garde de devenir le vilain petit canard de la profession !

-Nous avons aujourd'hui de nombreuses façons de lier un individu et ces façons sont beaucoup plus subtiles, sophistiquées et efficaces qu'autrefois. Je pense aux liens chimiques un peu comme dans le meilleur des mondes.

-Quoi ?

-La médecine et surtout la psychiatrie ont fait d'immenses progrès en ces matières. Bien sûr cela s'accompagne d'une certaine perte de liberté mais la prison aussi.

-Ce combat, mon cher, n'est pas gagné, loin de là car vous touchez à un élément sensible : la liberté !

-Belle liberté que l'on trouve dans des prisons surpeuplées à fomenter d'autre crimes sans rien apprendre de plus que de la rancœur pour le système qui les a mis là !

-Notre système est certes peu efficace mais ...

-Mais les prévenus ayant purgé leur peine se sentent totalement vierges de fautes comme après le confessionnal et sont surtout prêts à recommencer avec un sentiment, et c'est un comble, de justice compensatoire pour la peine qu'ils ont subie !

-Donc plus de prisons mais des petites pilules ? Comment les leur faire absorber ?

-Il existe des procédés à planter et rechargeables de surcroit, c'est techniquement possible. Pendant ce temps, le prévenu peut apprendre plein de choses et sortir de sa peine enrichi de cela.

-Mouis, soit voyons plus loin: que dire de la défense, des avocats ?

-Pour l'heure la défense sert à minimiser la peine et parfois même à l'éliminer. Je crois que dans ce système les objectifs seraient totalement différents.

-Il faudra tout de même statuer sur le type de ceinture chimique, sa durée aussi...

-J'en conviens professeur mais qui veut un changement doit prendre son projet à bras le corps et être aussi imprégné du fait qu'il apporte une amélioration !

-Donc, au fond, vous ne voulez pas être juge ?

-Pas comme l'acception courante le conçoit, non...

-Je vais peut-être vous surprendre mais je crois que vous avez l'étoffe d'un vrai juge...

-Monsieur ?

-Votre vie ne va pas être facile, mais je pense qu'elle vaut la peine d'être tentée. La chimie et les implants sont-ils notre solution aux crimes ? À vous de jouer Monsieur Bergeras !

-Je pense Professeur aux images que le tarot propose à la 19^{ème} carte dite "du jugement"...

-Oui ? Et alors ?

-On y voit des personnes nues comme sorties du tombeau et qui se réjouissent car le jugement est advenu. C'est la version chrétienne du jugement dernier. Une version aussi de la pesée des âmes chez les égyptiens. Tout cela est un signal du besoin profond de justice et de rédemption. Je crois que la chimie y arrivera mieux que la prison, Professeur.

-J'en accepte l'augure monsieur Bergeras...

conte 21

dit : le Monde

Une naissance à la fin

Matteo était dans tous ses états ! Marianne, devenue sa fiancée et puis sa femme, allait donner naissance à une petite fille.

Il n'en revenait pas ! Il allait être père ! Lui !

La petite avait déjà un prénom que Marianne et lui avaient choisi sans difficulté : Mathilde !

L'accouchement était en cours et Matteo tenait la main gauche de Marianne. Bientôt Mathilde respirerait le même air qu'eux et quitterait son univers aquatique !

Les premiers cris de Mathilde remplirent la salle d'accouchement et au sourire de l'accoucheuse, tout se passait pour le mieux. Matteo n'eut même pas le temps de se calmer qu'on lui passât la petite dans les mains, ses mains qui tremblaient, il l'approcha de son visage et dit...

-Ne cherchez pas, Monsieur fit l'infirmière, elle ne peut comprendre ! Donnez-lui plutôt son premier bain !

Pendant ce temps, Marianne soufflait, respirait, elle aussi ce même air que sa fille.

Devant Matteo une espèce de récipient en alu et contenant un liquide un peu glauque semblait l'inviter à y plonger son trésor... C'est ce qu'il fit et de ses mains il débarrassa l'enfant des résidus qui collaient encore à sa peau. Doucement. Il lui sembla

qu'elle souriait. Mais, se dit-il, c'est dans ma tête que cela se passe.

Ensuite on remit Mathilde sur le ventre de sa mère. Il y eu un silence...

Le silence ne dura que quelques jours... Mathilde comprit très vite le rôle du sein et des tétons et de la satiété qui en résulte. Après le rot et le sommeil satisfait qui s'ensuit, un autre phénomène commença.

Car Matteo ne pouvait quitter sa petite du regard et ce regard lui en révélait un autre...

On aurait dit qu'elle s'exprimait, non pas avec des mots mais d'une manière non verbale.

Comment si petite pouvait-elle avoir déjà un vrai regard ? Comment ses gestes pouvait-il exprimer quoi que ce soit lors qu'ils étaient dû au hasard et aux premiers apprentissages.

Comment ses grognements et ses soupirs pouvaient-ils faire office de message ?

Matteo était à l'écoute et sa maman aussi et tous deux se perdaient en conjectures...

Ils avaient l'impression que Mathilde s'exprimait mais ils ne comprenaient rien !

Il y avait des moments où devant leur incompréhension, Mathilde semblait en fureur ou à tout le moins fortement contrariée.

On aurait dit qu'elle voulait que son corps fasse mieux ce qu'elle lui demandait de faire.

C'est alors que Mattéo et Marianne se demandèrent si une venue au monde était un événement qui pouvait se comparer à une pure création. Ab nihilo...

C'était à croire que ce tout petit corps était encore habité par une entité qui n'arrivait pas aux commandes auxquelles elle

s'attendait.

-On ne peut tout de même pas faire appel à un genre d'exorciste ! fit Mattéo

-D'autant que ce n'est qu'une vague impression. Moi, je ne partage pas cette impression. Au fond c'est notre cas à tous pendant nos premiers jours et semaines...

-Quoi ?

-Ben oui, un cerveau qui n'est plus connecté avec l'énorme réseau de sa maman et qui tout à coup se retrouve dans le noir !

-Mais un noir éblouissant plein d'informations non encore codables... Nous sommes vraiment plongés assez brutalement dans la réalité, non ?

-Venir au monde n'est pas une mince affaire et quand je regarde notre petite Mathilde, je me dis que ça n'est guère plaisant !

-Tu dois te dire, fit Marianne, que nos clients qui revêtent nos équipements de RV sont eux aussi plongés dans un monde qu'ils connaissent mal, car ce sont *tes* sensations qu'ils vivent et elles doivent leur paraître aussi étranges que notre monde vu et perçu par notre fille...

-Cela doit être pour cela que cette arrivée au Monde de Mathilde me semble si étrange, chacun de nos clients d'une certaine manière arrive au Monde, tout éberlué de le voir ainsi... lui aussi.

-Eh, oui, fit Marianne, un bébé sans le savoir, revêt une combinaison de RV... Son propre corps. Et c'est en plus une combinaison vivante et apte à apprendre.

-Mais alors, quelle est l'entité qui en profite ? Qui est le client ?

-Personne encore, c'est là ce mystère... Le processus est inversé, c'est le Monde qui va créer ce passager improbable d'une combinaison corporelle très sophistiquée.

-Ouf ! conclut Mattéo.